

SRI AUROBINDO

---

# SAVITRI

Livre VII

---

traduction de  
SATPREM

SRI AUROBINDO

# S A V I T R I

LIVRE SEPT

Le Livre du Yoga

traduction de  
SATPREM

*L'épopée de la victoire sur la mort*

*Jamais tant de secrets n'ont été dits avec tant de beauté*

## CHANT UN

### La Joie de l'Union – l'Épreuve de la Prescience de la Mort et le Chagrin du Cœur

*(La douleur et le tourment de Savitri devant la mort attendue de Satyavane  
la préparent silencieusement à la découverte de l'âme et au Yoga.  
Une base d'être inébranlable.)*

Le Destin suivait son immuable route prévue.  
Les espoirs et les aspirations de l'homme bâtissent les roues du voyage  
Qui portent la destinée de son corps  
Et conduisent sa volonté aveugle vers un but inconnu.  
Au fond de lui le destin façonne ses actes et gouverne ;  
Son visage et ses formes sont déjà nés en lui,  
Son parentage est dans son âme secrète ;  
Ici-bas, la Matière semble modeler la vie du corps  
Et l'âme va où sa nature la pousse :  
La Nature et le Destin contraignent notre libre choix.  
Mais les grands esprits peuvent renverser la balance  
Et faire de l'âme l'artiste de son destin.  
Telle est la vérité mystique que cache notre ignorance :  
Notre perte est un passage pour notre force innée,  
Notre épreuve est le choix de notre esprit caché,  
L'Anankè est le propre décret de notre être.

\*

Tout était accompli,  
Le cœur de Savitri, doux comme la fleur et irréductible,  
Passionné et calme, avait choisi  
Et sur la route inexorable de sa résolution  
Forçait la longue courbe cosmique à son dénouement.  
Une fois de plus, elle conduisait le grand galop ;  
Une escorte armée, bride abattue,  
Et le retentissement du cortège des chars  
Emportaient Savitri loin de son palais.  
Une terre couchée s'éveillait de sa rêverie muette,  
Levait les yeux vers elle dans une immense indolence :  
Les collines roulaient dans une brume étincelante,  
De vastes pâtures se prélassaient sous le ciel d'été,

Des pays et des pays, spacieux, ensoleillés,  
Des cités comme des chrysolites dans un grand incendie vert  
Et de lents fleuves cuivrés sous leur crinière de lion  
Conduisaient à la frontière d'émeraude du pays de Shalwa,  
Heureux contrefort des Vastitudes d'airain  
Et des pics austères et des solitudes de titan.  
Une fois de plus, le lieu fatidique et enchanté approchait,  
Lisière chatoyante des bocages de délice  
Où pour la première fois elle avait rencontré la face de Satyavane  
Et où il avait vu comme en un rêve éveillé  
Cette beauté et cette réalité hors du temps,  
La douceur dorée des cieux comme une lune  
Dans un enfant né de la terre.  
Le passé s'enfuyait, l'avenir s'approchait :  
Loin derrière maintenant reposaient les grands vestibules de Madra,  
Les piliers de marbre sculpté, les fraîches tonnelles ombreuses,  
La mosaïque colorée des sols de cristal,  
Les pavillons ornés de tours, les étangs ridés sous le vent  
Et les jardins bourdonnants d'abeilles ;  
Bientôt oubliés, ou comme une pâle mémoire  
Le clapotis de la fontaine dans le bassin cerné de pierres,  
Les midis méditatifs où plane une majestueuse extase  
Le rêve mélancolique des colonnades dans le soir tranquille  
Le lent lever de lune qui glisse avant la Nuit.  
Loin derrière maintenant s'en allaient les visages connus,  
L'heureux babil de miel sur les lèvres du rire  
Et les caresses des mains familières  
Et la lumière d'adoration dans les yeux chéris  
De celle qui fut l'unique souveraine de leur vie.  
Ici, c'était la solitude des premiers âges de la Nature,  
Ici, il y avait seulement la voix de l'oiseau et de la bête,  
L'ascète exilé dans l'énorme forêt non-humaine  
Obscurément douée d'une âme, loin des bruits rassurants  
Du joyeux commerce des hommes et de leurs jours pressés.  
Dans le vaste soir sous le seul œil pourpre des nues,  
Par une mince trouée, une faille verte fleurie,  
Ils quittèrent les grands yeux du ciel et de la terre,  
Et entrèrent dans la pénombre grandiose d'un monde d'émeraude.  
Maintenant, ils allaient par un vague sentier couvert  
Qui serpentait dans l'ombre d'énormes troncs  
Sous des arcades avaries de soleil,  
Et ils virent des petits toits de paille d'un ermitage  
Serrés sous une échappée d'azur,

Une clairière ensoleillée qui semblait l'éclatement  
D'un sourire heureux dans le cœur monstrueux de la forêt,  
Un premier refuge de la pensée et de la volonté de l'homme  
Regardé par le peuple des géants de la jungle.  
Arrivés dans ce hameau taillé à la hache,  
Sans s'interroger davantage sur l'étrangeté du destin  
De celle qui fut leur fierté et leur amour,  
Ils présentèrent Savitri au vieux grand roi aveugle,  
Pareil à un pilier royal de grandeur déchue,  
Et à cette majestueuse femme usée de soucis, jadis reine,  
Qui maintenant n'espérait plus rien de la vie pour elle-même  
Mais espérait tout pour son unique enfant,  
Invoquant un Destin privilégié à prodiguer sur cette seule tête  
Toute la joie de la terre et toute la béatitude des cieux.  
Adorant sa beauté et sa sagesse comme d'un jeune dieu,  
Elle le voyait aimé des cieux comme d'elle-même,  
Elle se réjouissait de sa gloire et croyait en son destin,  
Sans savoir le malheur qui s'approchait.  
S'attardant quelques jours à l'orée de la forêt  
Comme pour retarder la peine du départ,  
Ne voulant pas quitter l'étreinte douloureuse de ces mains  
Ne voulant pas voir pour la dernière fois ce visage,  
Lourds du chagrin d'un jour qui venait  
Et regardant cette incompréhensible insouciance du Destin  
Qui brise d'une main distraite ses œuvres suprêmes,  
Ils la quittèrent d'un cœur accablé et gros de peine ;  
Contraints par la singularité de son sort  
Impuissants contre le choix du cœur de Savitri,  
Ils la laissèrent à son ravissement et à sa destruction  
Aux soins sauvages de la formidable forêt.  
Tout ce qui fut sa vie s'en allait,  
Tout ce qui était désormais à lui et à elle l'accueillait,  
Sa demeure était Satyavane dans la solitude des bois :  
Cette joie si proche de la mort était inestimable pour elle,  
Isolée avec l'amour, elle vivait pour l'amour seul.  
Comme posée au-dessus de la marche des jours,  
Son esprit immobile regardait la course du Temps  
Pareille à une statue de passion et de force invincible,  
Un absolu de volonté impérieuse et douce,  
Une tranquillité et une violence comme des dieux,  
Indomptable et immuable.

\* \* \*

Au début, sous le saphir des cieux  
La solitude sylvestre était pour elle un rêve somptueux,  
Un autel de la splendeur et du feu de l'été,  
Un palais des dieux, tendu de fleurs et couronné de ciel  
Et toutes les scènes, un sourire sur des lèvres d'extase  
Et toutes ses voix, comme d'un ménestrel du bonheur.  
Il y avait une psalmodie dans le vent qui passe,  
Il y avait une gloire dans le moindre rayon de soleil ;  
La nuit était une chrysoprase sur un tapis de velours,  
Une obscurité qui faisait son nid, un océan teinté de lune,  
Le jour était un festival de couleurs et un hymne,  
Une vague de lumière rieuse du matin au soir.  
L'absence de Satyavane était un rêve de la mémoire,  
Sa présence était l'empire d'un dieu.  
Une fusion des joies de la terre et des cieux  
Une ivresse nuptiale flambante et frémissante coulait,  
Deux esprits se jetaient pour être un,  
Deux corps brûlaient en une seule flamme.  
Ouvrées étaient les portes d'une félicité inoubliable :  
Deux vies s'enlaçaient dans un ciel terrestre  
Et le destin et le chagrin fuyaient cette heure brûlante.  
Mais bientôt, maintenant, le souffle ardent de l'été s'est éteint,  
Une ruée de nuages bleu-noir rampait par le ciel  
Et le sanglot des pluies fouettèrent les feuilles ruisselantes  
Et la voix de titan de la forêt devenait une tempête.  
Dès lors, écoutant le fracas fatal de la foudre  
Et le crépitement pressé des averses fuyardes  
Et le long halètement des vents insatisfaits  
Et la tristesse murmurante dans la nuit chagrine,  
La peine de tout ce monde s'est approchée de Savitri :  
Les ténèbres de la nuit lui semblaient le visage menaçant de son avenir.  
L'ombre de la condamnation de son amant s'est levée  
Et la peur a posé ses mains sur son cœur mortel.  
Les moments à tire d'aile faisaient leur course impitoyable :  
Alarmée, ses pensées et son mental se rappelaient la date de Narad.  
Tremblante, anxieuse, elle faisait le compte de ses richesses,  
Calculait les jours trop courts qui restaient,  
Une implacable attente frappait à sa poitrine  
Horrible pour elle était le pas des heures :  
Le chagrin venait à sa porte, étranger passionné,  
Banni lorsqu'elle était dans ses bras,  
Revenu à l'aube la regarder en face.  
En vain s'échappait-elle dans les abîmes de la félicité

Pour fuir la prescience harcelante de la fin ;  
Plus elle plongeait dans l'amour, plus cette angoisse grandissait,  
Son chagrin le plus profond jaillissait des gouffres les plus tendres.  
Se souvenir était une blessure poignante  
Chaque jour était une page d'or cruellement arrachée  
De son trop mince livre d'amour et de joie.  
Ainsi ballottait-elle entre de grandes bourrasques de bonheur  
Et nageait sur de sombres vagues pressantes  
Et nourrissait son cœur de chagrin et de terreur ;  
Désormais ils étaient les hôtes permanents de sa poitrine  
Ou faisaient le va-et-vient tout seuls dans sa chambre intérieure ;  
Ses yeux regardaient aveuglément la nuit future.  
Quand elle sortait de son moi isolé  
Et bougeait parmi l'inconscience des visages aimés  
Étrangers à sa pensée et pourtant si proches du cœur,  
Elle voyait ce monde ignorant et souriant  
Passer allègrement devant elle  
En route vers sa fatalité inconnue  
Et s'étonnait de la vie insouciant des hommes.  
Ils marchaient en deux mondes différents, pourtant côte à côte,  
Ceux-ci confiants que le soleil reviendrait  
Ceux-là absorbés d'heure en heure dans leurs petits espoirs et besognes,  
Elle, toute seule dans sa terrible connaissance.  
L'heureux et somptueux sanctuaire d'antan  
Qui l'ençassait à part sous une tonnelle d'argent  
Dans un nid brillant de rêves et de pensées,  
Faisait place aux heures de solitude tragique  
Et au chagrin solitaire que nul ne pouvait partager ni connaître,  
Un corps qui voyait trop tôt la fin de la joie  
Et le fragile bonheur de son amour mortel.  
Son tranquille visage silencieux et doux et calme  
Ses actes quotidiens gracieux étaient maintenant un masque ;  
En vain regardait-elle ses profondeurs pour trouver  
Une base solide et la paix de l'esprit.  
L'Être de silence en elle était encore voilé  
Qui voit passer le drame de la vie d'un regard imperturbable,  
Qui supporte le chagrin du mental et du cœur  
Et porte le monde et le destin dans la poitrine des hommes.  
Des aperçus fugitifs ou des éclairs venaient, la Présence restait cachée.  
Seuls son cœur violent et sa volonté passionnée  
Prenaient le devant pour affronter l'immuable décret ;  
Sans défense, nus, liés à leur sort humain  
Ils n'avaient aucun pouvoir d'action, nul moyen sauveur.

Ce cœur, cette volonté, elle les maîtrisait, rien ne se voyait dehors :  
Pour les siens, elle était toujours l'enfant qu'ils connaissaient et aimaient ;  
La femme affligée, ils ne la voyaient pas dedans,  
Aucun changement n'était visible dans la grâce de ses mouvements :  
Jadis souveraine adorée que tous se disputaient la joie de servir,  
Elle se faisait la diligente serve de tous  
Ne s'épargnant pas les travaux du balai, de la jarre et du puits  
Ni le gentil soin du feu intime ni le tas de bois  
Pour l'autel ou la cuisine, ne remettant à personne  
La moindre tâche que ses forces de femme pouvaient faire.  
Dans tous ses actes rayonnait une étrange divinité :  
Dans le plus simple mouvement elle pouvait faire entrer  
Son unité avec la robe de lumière chaleureuse de la terre,  
Une sublimation des actes ordinaires par l'amour.  
Elle était tout amour, et son unique corde céleste  
Reliait tous à tout comme le nœud d'or de tout.  
Mais quand son chagrin pressait trop à la surface,  
Toutes ces choses gracieuses qui jadis jaillissaient de sa joie  
Lui semblaient vides de sens, une coquille brillante  
Ou une ronde mécanique et nulle,  
Des gestes de son corps impartagés par sa volonté.  
Mais toujours derrière cette étrange vie divisée,  
Son esprit comme un océan de feu vivant  
Enveloppait son amant et s'accrochait à son corps,  
Enlacé à lui pour protéger cet époux menacé.  
Toute la nuit, elle veillait de lentes heures silencieuses  
Couvant le trésor de cette poitrine et de sa face.  
Penchée sur la beauté de son front endormi  
Ou posait sa joue brûlante sur ses pieds.  
Réveillé à l'aube, ses lèvres s'accrochaient sans fin aux siennes  
Ne voulant plus jamais se séparer encore,  
Plus perdre une goutte de miel de cette joie finissante,  
Plus délier son corps de sa poitrine,  
Ces pauvres signes chaleureux dont l'amour doit se servir.  
Impatiente de la pénurie du Temps  
Sa passion rattrapait les heures fugitives  
Dans un déferlement d'extase  
Et voulait en un jour dépenser des siècles d'amour perdu,  
Ou bien même dans ce temps mortel,  
Elle s'acharnait à bâtir un petit coin d'éternité  
En unissant éperdument deux vies humaines,  
Et d'enfermer son âme solitaire dans la sienne.  
Mais quand tout était donné, elle avait soif encore ;

Insatisfaite même de sa puissante embrasse  
Elle avait envie de crier : “Ô tendre Satyavane,  
Ô amant de mon âme, donne plus, donne  
Plus d’amour pendant que tu le peux encore à celle que tu aimes.  
Que chaque nerf garde ton empreinte  
Et le message de mon cœur qui vibre pour toi.  
Car, bientôt, nous nous séparons et qui sait quand  
La ronde monstrueuse de grande roue  
Nous rendra l’un à l’autre et notre amour ?”  
Elle aurait tant voulu dire ce décret fatidique  
Et poser son fardeau sur sa tête heureuse,  
Mais elle renfermait dans sa poitrine le chagrin jaillissant  
Et restait dans le silence intérieur, sans secours, seule.  
Parfois Satyavane comprenait à demi,  
Ou du moins sentait avec l’incertaine perception  
De nos cœurs aveuglés par la pensée,  
Le besoin inexprimé  
L’abysse insondé de ce grand manque passionné.  
Tous les moments qu’il pouvait épargner dans ses journées pressantes,  
L’abattage du bois dans la forêt  
Et la chasse aux vivres dans les clairières sauvages  
Et le service pour la vie de son père aveugle,  
Il les donnait à Savitri et l’aidait à prolonger les heures  
Par sa proche présence et son embrasse  
Et la tendresse prodigue des mots qui vont au cœur  
Et les intimes battements du cœur contre le cœur.  
Tout était trop peu pour son besoin sans fond.  
La présence de Satyavane lui faisait oublier un moment  
Mais son absence l’emplissait d’un chagrin plus douloureux encore,  
Elle voyait le désert de ses jours à venir  
Se refléter en chaque heure solitaire.  
Même quand elle rêvait d’une vaine félicité imaginaire  
D’union brûlante par la porte d’évasion de la mort  
Et voyait son corps enrobé dans le bûcher funéraire,  
Elle savait qu’elle ne devait pas s’accrocher à ce bonheur  
De mourir avec lui en serrant sa robe et de le suivre  
À travers nos autres pays, voyageurs heureux,  
Dans le tendre ou le terrible Au-delà.  
Car ces tristes parents ici auraient encore besoin d’elle  
Pour veiller au restant vide de leurs jours.  
Souvent, il lui semblait que la douleur des âges  
Avait ramassé leur quintessence dans son unique malheur  
Et concentré en elle un monde torturé.

Ainsi, dans la chambre silencieuse de son âme  
Cloîtrant son amour pour vivre un secret chagrin  
Elle restait comme une prêtresse muette devant les dieux cachés  
Inapaisés par l'offrande sans mot de ses jours  
Levant vers eux sa douleur comme de l'encens,  
Sa vie comme un autel et elle-même pour sacrifice.  
Pourtant, ils devenaient toujours plus l'un l'autre  
Au point que nul pouvoir, semblait-il, ne pouvait les déchirer en deux  
Puisque même les murs du corps ne pouvaient pas les diviser.  
Tant de fois, pendant qu'il cheminait dans la forêt  
Elle, dans son esprit conscient marchait avec lui  
Et savait ses mouvements comme s'il bougeait en elle ;  
Lui, moins conscient, vibrait de loin avec elle.  
Sans cesse la taille de sa passion grandissait ;  
Le chagrin, la peur devenaient la nourriture d'un amour grandiose.  
Grandi par son tourment, son amour emplissait le monde entier ;  
C'était toute sa vie, l'amour devenait toute sa terre et tous ses cieux.  
Bien que né de la vie et enfant des heures,  
Immortel, cet amour marchait, indestructible comme les dieux ;  
L'esprit en elle élargissait sans bornes sa force divine  
Telle une enclume pour les coups du Temps et du Destin ;  
Ou, las du luxe passionné des larmes,  
Le moi de chagrin devenait calme, résolu, les yeux lourds,  
Attendant quelque dénouement de sa lutte brûlante,  
Quelque haut fait qui pourrait y mettre fin à jamais,  
Victorieux de lui-même et de la mort et des pleurs.

\* \* \*

Maintenant l'année se posait au bord du changement.  
Les tempêtes ne volaient plus de leurs formidables ailes  
Et le tonnerre n'arpenait plus le monde dans sa colère,  
Mais on entendait encore un sourd murmure dans le ciel  
Et les pluies lassées gouttaient dans l'air mélancolique  
Et de lents nuages gris dérivant encerclaient la terre.  
Ainsi le ciel lourd de son chagrin encerclait-il son cœur.  
Un moi tranquille se cachait derrière, mais n'apportait nulle lumière :  
Nulle voix ne venait des hauteurs oubliées,  
Seul, dans le secret de sa douleur pesante  
Son cœur humain parlait au destin du corps.

FIN DU CHANT UN

## CHANT DEUX

### La Parabole de la Recherche de l'Âme

*(Une Voix révèle à Savitri le terrible passé cosmique de la terre, qui parfois resurgit dans le présent du monde avec ses vieilles forces de destruction. Faut-il rappeler qu'il y eut six terres avant la nôtre, selon les connaissances anciennes, toutes pareillement détruites. Nous sommes la septième terre. Mais cette fois-ci...*

*Puis la Voix montre à Savitri QUI ELLE EST et le destin de la terre et pourquoi elle est venue ici afin de changer les "vieilles lois poussiéreuses", et ce qui peut changer la loi : "Il faut que la Psyché céleste ôte son voile dans le cœur de l'homme..."*)

Comme elle veillait une nuit sans sommeil  
Passant de lentes heures lourdes de silence,  
Réprimant dans son cœur son poids de chagrin  
Regardant fixement les pas feutrés du Temps  
Et le Destin toujours plus proche,  
Une sommation est venue du sommet de son être,  
Un son, un appel a brisé les sceaux de la Nuit.  
Au-dessus de son front, où se joignent volonté et connaissance,  
Une formidable Voix a envahi l'espace mortel.  
Elle semblait venir de hauteurs inaccessibles  
Et pourtant elle était au fond du monde entier  
Et connaissait le sens des pas du Temps  
Et voyait l'immuable scène de l'éternelle destinée  
Remplir la lointaine perspective du regard cosmique.  
Comme la Voix touchait terre, son corps est devenu raide,  
Telle une statue d'or solide dans une transe immobile,  
Un roc de Dieu allumé par une âme d'améthyste.  
Autour du silence de son corps tout est devenu silencieux :  
Son cœur écoutait ses lents battements mesurés,  
Son mental abandonné entendait la pensée et restait muet :  
"Pourquoi serais-tu venue sur cette lourde terre destinée à la mort,  
Cette vie ignorante sous des cieux indifférents,  
Liée comme une victime sur l'autel du Temps,  
Ô esprit, ô immortelle énergie,  
Si c'était pour nourrir le chagrin dans un cœur impuissant  
Ou attendre les yeux serrés et sans larmes ta destruction ?  
Lève-toi ô âme, et vaincs le Temps et la Mort."

Mais dans la nuit obscure, le cœur de Savitri a répondu :  
 “Ma force m’a été retirée et donnée à la Mort,  
 Pourquoi lèverais-je mes mains vers des cieux fermés  
 Ou lutterais-je contre le Destin inéluctable et muet,  
 Ou espérerais-je en vain soulever une race ignorante  
 Qui chérit son sort et se moque de la Lumière sauveuse  
 Et voit dans la Sagesse du Mental le seul tabernacle,  
 Dans ses pics sévères ou dans sa base inconsciente  
 Un roc de salut et une ancre pour dormir ?  
 Existe-t-il un Dieu que nos cris puissent émouvoir ?  
 Il trône en paix et laisse les forces mortelles  
 Impuissantes contre sa calme Loi omnipotente  
 Impuissantes contre l’Inconscience et les mains toutes-puissantes de la Mort.  
 Pourquoi devrais-je, et pourquoi Satyavane devrait-il  
 Échapper aux mailles noires du filet, à la triste porte,  
 Ou appeler une Lumière plus puissante dans les chambres closes de la vie  
 Une Loi plus grande dans le petit monde des hommes ?  
 Pourquoi lutterais-je contre les lois inflexibles de la terre  
 Ou repousserais-je l’heure inévitable de la mort ?  
 Sûrement, il vaut mieux pactiser avec mon destin  
 Et suivre tout près derrière les pas de mon amant  
 Et traverser la nuit pour passer du crépuscule au soleil  
 De l’autre côté du fleuve ténébreux qui divise  
 Les paroisses voisines de la terre et des cieux.  
 Alors nous pourrons rester enlacés, cœur contre cœur,  
 Sans trouble dans notre pensée, sans trouble dans notre cœur,  
 Oubliant l’homme et la vie et le temps et ses heures,  
 Oubliant l’appel de l’éternité, oubliant Dieu.”  
 Et la Voix de répondre :  
 “Est-ce suffisant, ô esprit ?  
 Et que dira ton âme lorsqu’elle se réveillera  
 Et saura que le travail n’est pas fait pour lequel elle était venue ?  
 Ou bien est-ce là tout pour ton être né sur la terre  
 Chargé d’un mandat de l’éternité ?  
 Ton être qui a écouté la voix des ans  
 Qui a suivi la piste des dieux  
 Passera-t-il en laissant inchangées les vieilles lois poussiéreuses ?  
 N’y aura-t-il pas de nouvelles Tables, un Verbe nouveau,  
 Pas de lumière plus grande qui descendra sur la terre  
 Pour la délivrer de son inconscience,  
 Et délivrer l’esprit de l’homme de son destin inaltérable ?  
 N’es-tu pas venue ici pour ouvrir les portes du Destin,  
 Les portes de fer qui semblaient à jamais closes,

Et conduire l'homme à la vaste route d'or de la vérité  
Qui va des finitudes à l'éternité ?  
Est-ce donc là le récit que je dois faire  
Tête baissée, honteusement, devant le siège de l'Éternel :  
Ce pouvoir qu'il a allumé dans ton corps a échoué,  
Son ouvrière revient, sa tâche inaccomplie ?”  
Alors le cœur de Savitri est tombé muet et n'a rien dit.  
Mais retenant son cœur rebelle tourmenté,  
Brusquement debout et ferme, calme comme une montagne,  
Dominant les mers de l'ignorance mortelle  
Tel un pic immuable au-dessus de l'air mental,  
Un Pouvoir en elle a répondu à cette Voix tranquille :  
“Je suis une part de toi ici, chargée de ton travail,  
Comme toi, mon siège est à jamais au-dessus ;  
Parle à mes profondeurs, ô Voix souveraine et immortelle,  
Commande, car je suis ici pour faire ta volonté.”  
La Voix a répondu :  
“Souviens-toi de ce pourquoi tu es venue :  
Découvre ton âme, retrouve ton moi caché,  
Dans le silence de tes profondeurs cherche l'intention de Dieu,  
Puis change cette nature mortelle en nature divine.  
Ouvre la porte de Dieu, entre dans sa transe.  
Rejette de toi la Pensée, cet agile singe de la Lumière :  
Dans ce formidable silence où ton cerveau s'arrête,  
Sa vaste Vérité s'éveille au-dedans et sait et voit.  
Rejette de toi les sens qui voilent la vue de ton esprit :  
Dans l'énorme vide de ton mental  
Tu verras le corps de l'Éternel dans le monde,  
Tu sauras qu'il est dans chaque voix que ton âme entend :  
Dans les contacts du monde tu rencontreras Son unique toucher,  
Toutes les choses et toutes les créatures t'enlaceront dans Son embrasse.  
Conquiers les tressaillements de ton cœur, laisse ton cœur battre en Dieu :  
Ta nature sera l'instrument de ses œuvres,  
Ta voix portera la puissance de son Verbe :  
Alors tu abriteras ma force et conquerras la Mort.”  
Alors Savitri s'est assise près de son époux condamné,  
Elle était toujours raide dans sa pose d'or immobile  
Telle une statue de feu du soleil intérieur.  
Dans la nuit noire déchirée par la colère de la tempête,  
Le tonnerre éclatait au-dessus d'elle, la pluie sifflait  
Ses millions de cascades crépitaient sur le toit.  
Impassible dans cette rage et ce tumulte,  
Témoin des pensées du mental, des humeurs de la vie,

Elle regardait en elle-même et cherchait son âme.

\* \* \*

Un rêve lui a dévoilé le passé cosmique,  
La semence énigmatique et les origines mystiques,  
Les débuts ténébreux du destin du monde ;  
Une lanterne symbolique éclairait la vérité cachée  
Et lui montrait en images la signification du monde.  
Dans l'indéterminé sans forme du Moi  
La création a posé ses premiers pas mystérieux  
Faisant de la forme du corps une maison d'âme,  
Et la Matière apprit à penser, et une personne a grandi ;  
Savitri vit un Espace peuplé des semences de la vie  
Et vit la créature humaine née dans le Temps.  
Tout d'abord est apparue une obscure marée d'être  
À demi neutre, émergeant du Néant infini :  
Une conscience regardait la Vastitude inconsciente  
Et le plaisir et la douleur remuèrent dans le Vide insensible.  
Tout était l'action d'une Énergie cosmique aveugle :  
Inconsciente de ses propres exploits, elle œuvrait,  
Façonnant un univers dans l'Inanité.  
Elle a pris conscience en des êtres fragmentaires :  
Un chaos de petites sensibilités s'est rassemblé  
Autour de minuscules egos comme une pointe d'aiguille ;  
Là-dedans, une créature sentante a trouvé sa base.  
Elle bougeait et vivait dans un tout respirant et pensant.  
Sur un obscur océan de vie subconsciente  
Une conscience informe s'est éveillée à la surface :  
Un courant de pensées et de sentiments allait et venait  
Une écume de mémoires s'est durcie et devenait  
La croûte brillante de sens habituels et de pensée habituelle,  
Un siège de personnalité vivante  
Et des habitudes récurrentes imitaient une permanence.  
Le Mental naissant labourait une forme muable,  
Il bâtissait une maison mobile sur des sables mouvants :  
Une île flottante sur une mer sans fond.  
Par son labeur, un être conscient s'est façonné :  
Il regardait autour de lui son champ difficile  
Cette verte terre périlleuse et merveilleuse ;  
Il espérait survivre dans un bref corps  
Confiant en la fausse éternité de la Matière.  
Il sentait une divinité dans sa maison fragile,

Il voyait le bleu du ciel, rêvait d'immortalité.

\*

Une âme consciente dans un monde Inconscient  
Cachée derrière nos pensées et nos espoirs et nos rêves,  
Un Maître indifférent qui signe les actes de la Nature  
Laissait ce Vice-régent mental comme roi apparent.  
Dans sa maison flottante sur les mers du Temps,  
Ce régent se met au travail et jamais ne se repose :  
C'est une marionnette dans la danse du Temps ;  
Il est poussé par les heures, les appels du moment,  
Il est contraint par la ruée des besoins de la vie  
Et la Babel des voix du monde.  
Ce mental ne connaît pas le silence ni le sommeil sans rêves ;  
Dans la ronde sans trêve de ses pas  
Les pensées marchent sans fin à travers le cerveau écouteur ;  
Il travaille comme une machine et il ne peut pas s'arrêter.  
Par les nombreux étages des chambres du corps  
D'interminables foules déversent les messages du dieu des rêves.  
Une course, un va-et-vient infatigable,  
Une hâte mouvante et des cris sans cesse.  
Harcelés, les serviteurs sensoriels répondent aussitôt,  
À chaque coup sur les portes extérieures  
Ils font entrer les visiteurs de la vie, rapportent chaque appel,  
Livrent passage à mille questions, mille visites  
Et aux messages des pensées communicantes  
Et aux lourdes affaires d'innombrables vies  
Et tout le commerce grouillant du monde.  
Même dans les moments de sommeil, rare est le repos ;  
Il imite la marche de la vie en d'étranges rêves subconscients,  
Il erre dans un royaume subtil de scènes symboliques,  
Il remplit ses nuits avec des visions évanescentes et des formes obscures  
Ou de vagues apparitions flottantes  
Et passe un moment seulement dans un moi silencieux.  
Quand il s'aventure dans l'infini de l'espace mental  
Il ouvre les ailes de sa pensée dans l'air intérieur,  
Ou voyageant par le train de l'imagination  
Traverse le globe, voyage sous les étoiles,  
Prend une route éthérée vers les mondes subtils,  
Visite les dieux sur les pics miraculeux de la vie,  
Communique avec les Cieux, tripote avec l'Enfer.  
Telle est la petite surface de la vie des hommes.

C'est cela qu'il est, mais il est tout l'univers ;  
 Il escalade l'invisible, défie l'Abîme de ses profondeurs ;  
 Tout un monde mystérieux est enfermé en lui.  
 Inconnu de lui-même, vit un roi caché  
 Derrière de riches tapisseries sous de grandes chambres secrètes :  
 Épicure des joies invisibles de l'esprit  
 Il se nourrit du doux miel de la solitude ;  
 Dieu sans nom dans un sanctuaire inapprochable,  
 Dans l'adyton<sup>1</sup> secret du tréfonds de l'âme  
 Il garde les mystères voilés de l'être  
 Sous le seuil, derrière de sombres portes,  
 Ou enfermés dans les vastes caves d'un sommeil inconscient.  
 Le Tout-Merveilleux, le Divin immaculé  
 Lance dans le pur argent de l'âme humaine  
 Sa splendeur et sa grandeur et la lumière  
 De sa propre création dans l'infinitude du Temps  
 Comme dans un miroir sublimement réfléchissant.  
 L'homme dans la vie du monde réalise les rêves de Dieu.  
 Mais tout est là, même les contraires de Dieu ;  
 L'homme est une petite façade des œuvres de la Nature  
 Une ébauche pensante d'une Force énigmatique.  
 Elle révèle en lui tout ce qui est en elle,  
 Ses gloires marchent en lui, et ses ténèbres.  
 La maison de vie de l'homme ne contient pas seulement des dieux :  
 Il y a des Ombres occultes, il y a des Pouvoirs ténébreux,  
 Habitants inquiétants des chambres basses de la vie,  
 Citoyens formidables d'un monde fantomatique.  
 Gardien insouciant des pouvoirs de sa nature,  
 L'homme abrite des forces dangereuses dans sa maison.  
 Le Titan et la Furie et le Djinn  
 Restent enchaînés dans le trou caverneux du subconscient  
 Et la Bête rampe dans sa tanière et dans son bouge :  
 De sinistres grondements et des murmures montent dans leur torpeur.  
 Parfois, des insurgés lèvent leur abominable tête,  
 Un monstrueux mystère guette dans les abîmes de la vie :  
 Le mystère des mondes déchus et noirs,  
 Les redoutables visages des Rois adversaires.  
 De terribles pouvoirs refrénés dans les profondeurs de l'homme  
 Peuvent devenir ses maîtres ou ses ministres ;  
 Gigantesques, ils envahissent sa maison corporelle,

---

1. Adyton : dans les temples grecs, particulièrement de Démèter et de Koré, lieu sacré "dont l'accès est interdit" où était cachée la statue du dieu dans une sombre cellule.

Peuvent agir dans ses actes, infester sa pensée et sa vie.  
L'Enfer se répand dans l'air humain  
Et touche tout et tous de son souffle pervers.  
Des forces grises se glissent comme des miasmes légers  
Filtrent par les failles de sa demeure aux portes closes  
Décolorent les murs de son mental supérieur  
Où il vit son aimable vie spécieuse  
Et laissent derrière une pestilence de péché et de mort :  
Non seulement se lèvent en lui des rafales de pensées perverses  
Et de formidables influences informes,  
Mais viennent des présences et d'horribles figures :  
Des visages et des formes sinistres grimpent d'obscurs escaliers  
Et parfois le regardent fixement dans sa chambre,  
Ou appelées et déclenchées dans un moment de passion  
Jettent sur son cœur l'habitude d'une emprise désastreuse :  
Réveillées de leur sommeil, elles ne peuvent plus être renchaînées.  
Troublant le jour, angoissant la nuit,  
Envahissant à volonté le logement extérieur humain  
Les macabres habitants terribles des ténèbres nues,  
Montent à la lumière de Dieu et brouillent toutes les lumières.  
Tout ce qu'ils touchent ou regardent devient leur possession,  
Ils se logent dans les sous-sol de la Nature,  
Emplissent les couloirs du mental,  
Brisent les chaînons de la pensée et la suite des réflexions,  
Percent d'un vacarme ou d'un cri le silence de l'âme,  
Ou ils appellent les habitants des gouffres,  
Invitent les instincts à des joies interdites,  
Soulèvent le rire d'une épouvantable jubilation démoniaque  
Et font trembler le sol de la vie sous leur ivresse infernale et leur tumulte.  
Impuissant à réprimer ses terribles prisonniers,  
Épouvanté, le maître de la maison reste au-dessus, désemparé,  
Il est dépossédé, sa maison n'est plus à lui.  
Il est fasciné et ligoté, victime du drame,  
Ou séduit et emporté prend plaisir au fracas grandiose et dément.  
Les forces dangereuses de sa nature se sont levées  
Et prennent à leur gré des vacances d'insurgés.  
Sorties des profondeurs noires où elles étaient tapies,  
Obnubilées à ses yeux, elles ne peuvent plus être renfermées ;  
Les impulsions de sa nature sont désormais ses maîtres.  
Même réprimées ou déguisées et enrobées de noms spécieux,  
Les éléments infernaux, les pouvoirs du démon sont là.  
La nature inférieure de l'homme cache ces terribles hôtes.  
Leur vaste contagion saisit parfois le monde des hommes.

Une hideuse insurrection domine l'âme des hommes.  
De maison en maison l'énorme soulèvement gagne ;  
Les pelotons de l'Enfer sont lâchés à leur affaire,  
Sur les chemins de la terre, ils éclatent par toutes les portes,  
Envahissent avec leur soif de sang et une volonté de meurtre  
Et remplissent d'horreur et de carnage le joli monde de Dieu.  
La Mort et ses tueurs traquent une terre dupée ;  
L'Ange terrible frappe à chaque porte :  
Un horrible rire se moque de la douleur du monde  
Et le massacre et la torture se raillent des Cieux ;  
Tout est la proie de la force destructrice,  
La création roule et tremble de fond en comble.  
Cette Nature de malheur logée dans le cœur de l'homme  
Citoyenne étrangère, périlleuse invitée,  
Peut déloger l'âme qui l'abrite  
Expulser le maître, posséder la maison.  
Un pouvoir adverse, une contradiction de Dieu,  
Une toute-puissance momentanée du Mal  
A enfourché le chemin droit des actes de la Nature.  
Elle imite le Dieu qu'elle nie,  
Emprunte sa forme, simule sa face.  
Un créateur et destructeur manichéen  
Pourrait bien abolir l'homme, annuler son monde.  
Mais il y a un pouvoir gardien, il y a des Mains qui sauvent,  
De calmes yeux divins regardent la scène humaine.

\*

Toutes les possibilités du monde attendent dans l'homme  
Comme l'arbre attend dans sa semence :  
Son passé vit en lui, il entraîne la marche de son avenir ;  
Les actes de son présent façonnent son destin futur.  
Les dieux à naître se cachent dans sa maison de Vie.  
L'ombre des daïmôn de l'inconnu<sup>1</sup> recouvre son mental  
Et jette ses rêves dans le moule vivant de la pensée,  
Ce moule où le mental de l'homme bâtit son monde.  
Son mental crée autour de lui un univers.  
Tout ce qui fut, renouvelle en lui sa naissance,  
Tout ce qui peut être se dessine dans son âme.  
Ce qu'elle lance en actes s'inscrit sur les routes du monde,  
Obscurs pour les conjectures de la raison qui interprète

---

1. Daïmôn de la mythologie grecque : divinité ou génie qui préside à la destinée de l'homme et l'inspire.

Nos actes jalonnent le dessein secret des dieux.  
En d'étranges directions court le plan labyrinthe ;  
Leur but est dissimulé à la prévision humaine.  
Mais la lointaine intention d'une Volonté directrice,  
Ou la courbe des Hasards arbitraires de la vie  
Découvre enfin sa sûre harmonie et son heure destinée.  
Notre surface, en vain observée par le regard de la raison,  
Envahie par les impromptus de l'au-delà,  
Enregistre, impuissante, les accidents du temps,  
Les tournants involontaires et les bonds de la vie.  
Seul, un peu de nous prévoit ses pas,  
Seul, un peu a une volonté et une marche préméditée.  
Un immense subliminal est la part sans bornes de l'homme.  
Un obscur subconscient est la base de sa caverne.  
Vainement abolies par les routes du Temps,  
Nos vies passées vivent encore dans notre moi inconscient  
Et le poids de leurs influences cachées  
Façonne les découvertes de notre avenir.  
Ainsi, tout est une chaîne inévitable  
Et pourtant tout semble une série d'accidents.  
Les heures oubliées répètent les vieux actes,  
Notre passé mort accroche ses anneaux aux chevilles de notre avenir  
Et tire en arrière la foulée glorieuse de notre nouvelle nature,  
Ou son cadavre enterré fait surgir de vieux fantômes ;  
De vieilles pensées, de vieux désirs, les passions mortes revivent,  
Reviennent dans le sommeil ou poussent l'homme réveillé  
À des paroles qui forcent la barrière des lèvres,  
À des actes qui soudain débouchent et sautent par-dessus  
La tête de sa raison et les gardiens de sa volonté.  
Un vieux moi reste tapi dans le nouveau moi que nous sommes,  
Rarement nous échappons à ce que nous avons été autrefois :  
Dans les pâles ruelles de l'habitude  
Dans les corridors crépusculaires du subconscient  
Tout est transmis par le portier des nerfs  
Et rien n'est contrôlé par le mental souterrain ;  
Inexaminée par le gardien des portes  
Passée par une aveugle mémoire instinctive  
La vieille troupe congédiée se sert de vieux passeports périmés ;  
Rien n'est totalement mort de ce qui jadis a vécu.  
En d'obscurs tunnels de l'être du monde et dans le nôtre  
La vieille nature rejetée survit encore ;  
Les cadavres de ses pensées détruites dressent la tête  
Et dans le sommeil visitent les promenades nocturnes du mental,

Ses impulsions étouffées respirent et bougent et montent ;  
Tout garde une immortalité fantôme.  
Irrésistibles sont les enchaînements de la Nature :  
La semence des péchés abandonnés germe dans un terreau caché ;  
Le mal rejeté de nos cœurs, il faut l'affronter une fois de plus.  
Nos moi morts viennent tuer notre âme vivante.  
Une fraction de nous vit dans le Temps présent,  
Une foule secrète tâtonne dans une sombre inconscience ;  
Sortis de l'inconscient et du subliminal  
Nous vivons dans l'incertaine lumière du mental  
Et luttons pour connaître et maîtriser un monde douteux  
Dont le dessein et le sens sont voilés à notre vue.  
Au-dessus de nous, habite un dieu Supraconscient  
Caché dans le mystère de sa propre lumière :  
Autour de nous, s'étend une immensité d'ignorance  
Éclairée par l'incertain rayon du mental humain,  
Au-dessous de nous, dort l'Inconscient noir et muet.

\*

Mais ceci n'est qu'une première vue de la Matière sur elle-même,  
Un échelon et une étape dans l'Ignorance.  
Ce n'est pas tout ce que nous sommes ni tout notre monde.  
Notre grand moi de connaissance nous attend,  
Une suprême lumière dans les Vastitudes de la conscience-de-vérité :  
Elle voit depuis des cimes qui dépassent le mental pensant,  
Elle se meut dans un air splendide qui transcende la vie.  
Elle descendra et fera divine la vie de la terre.  
La Vérité a fait le monde, non une aveugle Force de la Nature.  
Car ce n'est pas ici que demeurent nos larges hauteurs divines ;  
Dans le flamboiement du Supraconscient,  
Nos sommets resplendissent de la face même de Dieu :  
Là se trouve l'air de notre éternité  
Là se trouve l'image du dieu que nous sommes,  
Son regard jeune et sans âge sur les créatures sans mort  
Sa joie quand nous nous échappons de la mort et du Temps,  
Son immortalité et sa lumière et sa félicité.  
La largeur de notre être règne derrière des murs énigmatiques,  
Il y a des grandeurs cachées dans nos régions invisibles,  
Elles attendent leur heure pour passer au grand jour de la vie :  
Nous sentons l'aide des Dieux qui habitent nos profondeurs,  
Quelqu'un parle dedans, une Lumière vient à nous d'en haut.  
Notre âme agit du fond de sa chambre mystérieuse,

Son influence fait pression sur notre cœur et notre mental,  
Elle les pousse à dépasser leur moi mortel.  
Elle cherche le Beau et le Bon et Dieu ;  
Nous voyons notre moi illimité hors des murs du moi,  
Nous contemplons des Vastitudes à demi vues par nos lunettes du monde  
Nous poursuivons la Vérité derrière les apparences.  
Notre Mental intérieur habite dans une lumière plus large  
Son intensité nous regarde par des portes cachées ;  
Nos membres deviennent lumineux et la face de la Sagesse  
Apparaît à l'entrée de la cour mystique :  
Quand elle entre dans la maison de nos sens extérieurs,  
Nous levons les yeux et alors, au-dessus, nous voyons son soleil.  
Un prodigieux moi de vie avec ses pouvoirs intérieurs  
Soutient cette pitance de nain que nous appelons vie :  
Il peut greffer deux puissantes ailes sur nos rampements.  
Le moi subtil de notre corps monte sur le trône intérieur  
Entre dans son invisible palais des rêves véridiques  
Qui sont l'ombre glorieuse des pensées de Dieu.  
Dans les obscurs débuts rampants de la race,  
L'humain a grandi dans un homme singe courbé.  
Il s'est tenu debout avec une forme et une force divines,  
Et les pensées d'une âme ont regardé par des yeux terrestres ;  
L'homme se tenait droit, il portait le front du penseur :  
Il observait les cieux, voyait ses compagnons dans les étoiles ;  
Une beauté et une naissance plus noble venaient dans sa vision  
Lentement émergées de la chapelle lumineuse du cœur  
Et se mouvaient dans un air de rêve clair et blanc.  
Il voyait les Vastitudes irréalisées de son être,  
Il aspirait, il abritait le demi-dieu naissant.  
Du fond des obscurs replis du moi  
Le chercheur occulte venait au grand jour :  
Il entendait le lointain et touchait l'intangible,  
Il regardait dans l'avenir et l'invisible ;  
Il se servait de pouvoirs qui échappent aux instruments de la terre,  
Il jouait à l'impossible ;  
Il attrapait des fragments de pensée de l'Omniscient,  
Faisait envoler les formules de l'omnipotence.  
Ainsi dans sa petite maison faite de poussière de la terre  
L'homme a-t-il grandi vers un invisible ciel de pensée et de rêves  
Examinant les vastes panoramas de son mental  
Sur un petit globe qui pointillait dans les infinitudes.  
Finalement, escaladant un étroit et long escalier  
Il s'est tenu seul sur un haut toit des choses

Et il a vu la lumière d'un soleil spirituel.  
Par son aspiration, il transcende son moi terrestre ;  
Délivré de l'encerclement des choses mortelles  
Il se tient dans l'étendue de son âme nouvelle-née  
Et il se meut dans un pur et libre royaume spirituel  
Comme dans le souffle raréfié d'une stratosphère.  
Au bout flottant des ultimes frontières de la divinité,  
Il grimpe par un fil ténu à sa haute source :  
Il arrive à sa fontaine d'immortalité,  
Il fait entrer Dieu dans sa vie mortelle.  
Tout cela, l'esprit dissimulé l'avait réalisé dans Savitri :  
Une part de la puissante Mère était entrée  
En elle comme dans sa propre partie humaine :  
Au milieu des tâches cosmiques des Dieux,  
Elle avait fait d'elle le centre d'un vaste plan ;  
Dans la lointaine vision et la passion de son esprit, elle rêvait  
De modeler l'humanité dans la forme même de Dieu  
Et de mener à la lumière ce grand monde aveugle en lutte  
Ou de découvrir un monde nouveau, ou de le créer.  
La terre doit se transformer elle-même et être égale aux Cieux  
Ou les Cieux descendre dans l'état mortel de la terre.  
Mais pour qu'un changement spirituel si vaste puisse être  
Il faut que la Psyché céleste sorte de sa caverne mystique  
Dans le cœur de l'homme  
Et ôte son voile  
Et entre dans les chambres encombrées de la nature ordinaire  
Et se tienne nue au-devant de cette nature  
Et gouverne ses pensées et emplisse son corps et sa vie.  
Obéissant à un commandement d'en haut, Savitri a regardé en elle-même :  
Le Temps, la vie et la mort étaient des incidents passagers  
Obstruant sa vue de leur spectacle transitoire,  
Il fallait faire un trou dans cette vue et délivrer le dieu  
Emprisonné dans l'homme mortel qui ne voit rien.  
La nature inférieure née dans l'ignorance  
Occupait encore une place trop large et voilait son moi :  
Il fallait la rejeter pour trouver son âme.

FIN DU CHANT DEUX

## CHANT TROIS

### L'Entrée dans les Pays intérieurs

Tout d'abord, sortie de la trépidation affairée du mental  
Subitement, comme d'une foule bruyante au marché,  
Elle est entrée dans une caverne  
Par la magie d'un moment d'intériorisation ;  
Son moi est devenu une vacuité nue et silencieuse.  
Désertée par les voix de la pensée,  
Son mental fixait la nudité abyssale d'un infini muet.  
Ses hauteurs s'éloignaient, ses profondeurs se refermaient derrière elle ;  
Tout lui échappait et la laissait béante.  
Mais quand elle est revenue à son moi pensant,  
Une fois de plus elle était une créature humaine sur la terre,  
Un paquet de Matière, une maison à la vue barrée,  
Un mental obligé d'expliquer l'ignorance  
Une force de vie comprimée dans un camp de travail  
Et un monde matériel pour champ borné.  
Stupéfaite et comme sans connaissance elle cherchait son chemin  
Pour sortir du labyrinthe du passé ignorant de l'homme  
Qui prenait la surface de la personne pour l'âme.  
Alors une Voix a parlé, qui habitait sur les hauteurs secrètes :  
"C'est pour l'homme que tu cherches, non pour toi seule.  
C'est seulement si Dieu revêt le mental humain  
Et prend sur lui l'ignorance mortelle comme un manteau  
Et se fait lui-même le Nain à trois pas<sup>1</sup>  
Qu'il peut aider l'homme à devenir Dieu.  
Déguisée en homme, la Grandeur cosmique travaille

---

1. Selon la tradition, le Nain à trois pas est l'un des dix Avatars qui viennent présider à chaque cycle de l'Évolution. Après le Poisson (qui vint sauver le Vêda, ou la Connaissance, du dernier déluge), puis la Tortue (symbole de l'amphibien), puis le Sanglier (l'animal qui fouille la terre), puis l'homme-Lion (le chaînon entre l'animal et l'homme), vint le Nain, symbole de l'homme petit et pas encore développé.

Le Nain (Vâmane) apparut au temps où régnait un grand roi-démon puissant qui avait conquis la Terre et le Ciel et qui avait fait vœu de donner quoi que ce soit à qui que ce soit qui vienne. Alors vint le Nain qui demanda simplement trois pas de terre, ce qui fut octroyé. Alors le Nain grandit démesurément et posa un pas sur la Terre, un pas sur les Cieux, puis un troisième pas qu'il posa... sur la tête du grand Démon. Et le Démon (Bali) disparut sous terre... d'où, semble-t-il, il est ressorti en notre malheureux cycle et devenu le chef des dieux... jusqu'à l'arrivée de Kalki, le dernier Avatar, monté sur son cheval blanc, qui vient préparer et établir un nouvel Âge de Vérité ou Connaissance. Ainsi les "mythes" connaissaient-ils l'Évolution avant Darwin.

Et découvre le seuil mystique inaccessible  
Et ouvre la porte d'or de l'Immortel,  
L'homme humain suit les pas humains de Dieu.  
Acceptant ses ténèbres, tu dois lui apporter la lumière,  
Acceptant son chagrin, tu dois lui apporter la félicité.  
Dans le corps de la Matière, découvre ton âme née des cieux.”  
Alors Savitri est sortie des murs de son corps  
Et elle est restée un temps hors d'elle-même  
Et elle a regardé dans les profondeurs de son être subtil,  
Et dans ce cœur comme dans un bouton de lotus  
Elle a pressenti son âme secrète et mystérieuse.  
À cet obscur portail de la vie intérieure  
Qui bloque nos profondeurs au mental du corps  
Et à tout ce qui vit par le seul souffle du corps,  
Elle a frappé et pressé la porte d'ébène.  
Le portail vivant a gémi sur ses charnières rétives :  
À contrecœur et lourdement inerte il protestait  
Contre la tyrannie du toucher de l'esprit.  
Du dedans, une formidable voix a crié :  
“Arrière ! créature de la terre, sinon, torturée et déchirée tu mourras.”  
Un horrible murmure s'est levé comme d'une mer nocturne ;  
Le Serpent du seuil s'est dressé en sifflant  
Fatal gardien encapuchonné de monstrueux anneaux,  
Les chiens des ténèbres hurlaient, gueule béante,  
Et trolls et gnomes et gobelins aux regards torves  
Et bêtes sauvages rugissantes saisissaient de peur le sang  
Et des menaces grondaient dans une langue dangereuse.  
Imperturbable, sa volonté poussait la barrière ;  
Le portail a basculé avec un grincement de protestation,  
Les Puissances adverses ont retiré leur terrible garde ;  
Son être est entré dans les mondes intérieurs.  
Dans un étroit passage se dressait la porte du subconscient ;  
Elle respirait avec difficulté et peinait et luttait  
Pour trouver le moi intérieur dissimulé derrière les sens.  
Dans une densité compacte de Matière subtile,  
Une cavité remplie d'une masse d'énergie aveugle,  
Une obstruction de miroitements trompeurs  
L'épaisse barrière d'une vue qui ne voit pas,  
Elle a forcé son chemin à travers le corps jusqu'à l'âme.  
Elle a traversé une ligne frontière périlleuse  
Où la vie plonge dans le crépuscule subconscient  
Et se débat entre la Matière et un premier chaos mental  
Pullulant d'entités élémentaires

Et de vagues formes de pensées voltigeantes à demi incarnées  
Et de grossiers débuts d'une force sans frein.  
Tout d'abord, il y avait une difficile étroitesse  
Une mêlée de pouvoirs incertains et de volontés flottantes,  
Car tout était là, mais rien n'était à sa place.  
Parfois une ouverture venait, une porte était forcée :  
Elle croisait les espaces d'un moi secret  
Cheminait par les couloirs du Temps intérieur.  
Finalement elle a débouché dans une forme des choses  
Un début de finitude, un monde de sensations ;  
Mais tout était encore confus, rien ne se trouvait par ses propres moyens.  
L'âme n'était pas encore là, seulement les cris de la vie.  
Une cohue et une clameur dans l'air l'enveloppaient.  
Une horde de sons défiait tout sens  
Des cris stridents et dissonants et des appels contraires ;  
Un déferlement de visions traversait la vue,  
Des séquences se bousculaient sans sens ni suite,  
Des sentiments assaillaient un cœur embrouillé et accablé,  
Chacun forçait son chemin particulier incohérent  
Nul ne se souciait de rien, que de la poussée de son ego.  
Un rassemblement sans la clef d'une volonté commune,  
Les pensées affrontaient les pensées et tiraient sur un cerveau crispé  
Comme pour arracher le siège de sa raison  
Et jeter son cadavre dans le fossé au bord de la vie ;  
Ainsi la sentinelle de l'âme pourrait-elle tomber  
Dans la boue de la Nature,  
Oubliée, abandonnée et tuée.  
Ainsi la force de vie pourrait-elle renverser l'empire du mental,  
La Nature renoncer au gouvernement de l'esprit  
Et les énergies brutes des éléments  
S'emparer des sens dans une gloire de joie sans borne  
Une splendeur d'anarchie extatique,  
Une orgie d'exultation grandiose et folle.  
Tel était l'instinct des sens vidés de l'âme  
Ou quand l'âme dort, cachée et vide de force,  
Mais alors la divinité vitale se réveille dedans  
Et soulève la vie d'un doigt souverain.  
Sinon comment pourraient venir la gloire et la flamme  
Si le mental est jeté dans l'abîme ?  
Car, sans mental, le corps n'a pas la lumière,  
Ni le ravissement spirituel des sens, ni la joie de la vie ;  
Dès lors, tout devient subconscient, ténébreux,  
L'Inconscience pose son sceau sur la page blanche de la Nature

Ou bien quelque désordre dément fait tourbillonner le cerveau  
Et jette un chaos d'impulsions désordonnées  
Sur les routes d'une nature ravagée  
Où nulle lumière ne peut venir, nulle joie, nulle paix.  
Cet état, maintenant, menaçait Savitri, elle luttait pour en sortir.  
Comme ballottée dans une longue interminable rue  
Charriée par une foule écrasante et harcelante,  
Heure après heure, elle avançait sans répit  
Tenant tête à cette meute insensée à force de volonté ;  
Elle arrachait sa volonté de cette horrible mêlée  
Et fixait sa pensée sur le Nom sauveur ;  
Alors tout est devenu silence et vide : elle était libre.  
Une grande délivrance est venue, un vaste espace calme.  
Un moment elle a traversé une blanche tranquillité  
De Lumière nue jaillie d'un invisible soleil,  
Un vide qui était un bonheur sans corps,  
Un vacuum béatifique de paix sans nom.  
Mais maintenant, le seuil d'un danger plus puissant s'approchait :  
La mêlée du mental corporel, la progéniture de l'Inconscient  
Et ses pensées, ses volontés désordonnées étaient tombées d'elle.  
Une gigantesque source de Vie est apparue, menaçante,  
Sans gouvernement du mental ni de l'âme, subconsciente, immense.  
Elle jetait toutes les énergies dans une seule et même marée  
Elle faisait de sa force une mer violente et dangereuse.  
Dans la tranquillité du moi silencieux de Savitri  
Dans la blancheur de son Espace méditatif  
Une ruée, un torrent, un déchaînement de Vie  
A éclaté comme une furie de vagues fouettées par les vents  
Déferlant sur les sables blancs de l'été ;  
Elle noyait les côtes, une montagne de vagues à l'escalade.  
Énorme, son immense tumulte passionné.  
En roulant, elle criait à l'esprit de Savitri qui écoutait,  
Exigeant la soumission de Dieu à la Force sans chaînes.  
Une force sourde sommait une altitude muette,  
Un millier de voix dans une Vastitude de silence  
Réclamait le soutien du cœur pour sauter sur la joie,  
Le consentement de l'âme spectatrice pour son besoin d'agir,  
Le sceau de la neutralité de l'être pour sa soif de puissance.  
Dans les étendues du moi de Savitri qui regardait,  
Elle apportait une grandiose rafale du Souffle de Vie ;  
Son torrent disait les espoirs et les peurs du monde,  
Le cri de faim et de mécontentement de toute la vie et toute la Nature,  
Et une soif que toutes les éternités ne peuvent combler :

Elle demandait aux montagnes les mystères de l'âme  
Et le miracle du feu qui ne meurt jamais,  
Elle proclamait une première extase ineffable  
Cachée dans le battement créateur de Vie ;  
Elle arrachait aux abîmes invisibles des enfers  
Leur séduction et la magie de leurs félicités délirantes,  
Elle déversait dans la lumière de la terre l'égarément de son charme tortueux  
Et le breuvage capiteux de la joie primitive de la Nature  
Et le feu et le mystère des délices interdits  
Bus au puits sans fond de la libido cosmique  
Et le doux vin de miel empoisonné de la luxure et de la mort,  
Mais elle rêvait d'une vendange glorieuse des dieux de la vie  
Et sentait ce venin doré comme une ivresse céleste.  
Les cycles infinis du désir  
Et la mystique qui a créé un monde pas encore réalisé  
Plus vaste que le connu et plus proche que l'inconnu  
Où chassent à jamais la meute du mental et de la vie,  
Soulevaient dedans une impulsion profondément insatisfaite  
À désirer l'inaccompli et le toujours plus loin  
Et à faire de cette vie sur une terre bornée  
Une escalade de sommets qui s'évanouissaient dans le vide,  
Une recherche de la gloire de l'impossible.  
Elle rêvait de ce qui jamais n'a été connu  
Elle tâchait d'êtreindre ce qui, jamais, n'a été conquis  
Elle chassait dans une mémoire élyséenne  
Les charmes d'un délice trop tôt perdu et disparu du cœur ;  
Elle défiait la force qui tue, les joies qui blessent,  
La forme imaginaire des choses inaccomplies  
Et les invites magiques d'une danse circéenne transmutatrice<sup>1</sup>  
Et les tenancières de la passion sur les parvis de l'amour  
Et les colères et les ébats de la Bête sauvage avec la Vie et la Beauté.  
Elle apportait les remous et les lames de fond des forces contraires,  
Les moments de contact avec les plans de lumière,  
Ses ascensions brûlantes et ses vastes assauts jusqu'aux nues,  
Ses châteaux de rêve ardents bâtis sur le vent,  
Ses naufrages dans l'abîme et les ténèbres,  
Son miel de tendresse, son vin de haine cuisant,  
Ses passades du soleil aux nuages, du rire aux larmes,  
Le danger de ses puits d'enfer et ses gouffres dévorants,  
Ses peurs et ses joies et son extase et ses désespoirs,  
Ses sorcelleries occultes, ses lignes directes

---

1. Circé, la magicienne des Grecs qui transforma en pourceaux les compagnons d'aventure d'Ulysse.

Et ses communions grandioses et ses soulèvements exaltants,  
Sa foi en les cieus et ses amours avec l'enfer.  
Ces forces n'étaient pas émoussées par le poids mort de la terre,  
Elles donnaient le goût de l'ambrosie et le mordant du poison.  
Il y avait une ardeur dans le regard de la Vie  
Qui voyait le bleu des cieus dans l'air gris de la Nuit :  
Les impulsions vers Dieu bondissaient sur les ailes de la passion.  
Les pensées trottantes du mental, du haut de leur col,  
Faisaient flotter quelque superbe rutilance comme d'une crinière irisée,  
Quelque parure de pure lumière intuitive,  
Elles pouvaient imiter son galop aux jarrets de feu :  
Les voix du mental singeaient les accents de l'inspiration  
Sa note d'infaillibilité,  
Sa vitesse et la fulgurance du bond céleste des Dieux.  
Comme une lame tranchante qui coupe les filets du doute  
Le glaive de son discernement semblait presque divin.  
Et pourtant, toute cette connaissance était d'un soleil emprunté ;  
Les formes qui venaient n'étaient pas nées natives des cieus :  
Une voix intérieure pouvait dire le Verbe de l'irréel ;  
Sa puissance dangereuse et impérieuse  
Pouvait mélanger le poison au vin de Dieu.  
Sur ces hautes croupes brillantes, le faux pouvait caracoler ;  
La vérité reposait avec délice dans les bras passionnés de l'erreur  
Et glissait allègrement la pente avec des zigzags dorés :  
Elle lisérait son rayon d'un somptueux mensonge.  
Ici, dans les royaumes bas de la Vie tous les contraires se rencontrent ;  
La Vérité regarde fixement et fait son travail les yeux bandés,  
Et l'Ignorance est le patron de la Sagesse ici.  
Ces sabots qui galopent dans leur hâte enthousiaste  
Pouvaient conduire à une zone intermédiaire dangereuse  
Où la Mort marche vêtue d'une robe de Vie immortelle.  
Ou bien ils entrent dans la vallée des fausses lueurs  
D'où, captives et victimes du Rayon spécieux,  
Les âmes piégées dans cette région ne peuvent jamais sortir.  
Agents, et non maîtres, elles servent les désirs de la Vie  
Peinant à perpétuité dans les filets du Temps.  
Nés des entrailles du Rien  
Leur corps enjôle l'esprit dans les rêves d'un moment  
Puis périt en vomissant l'âme immortelle  
Rejetée du ventre de la Matière dans le cloaque du Néant.  
Pourtant, quelques-uns, ni pris ni tués,  
Peuvent passer s'ils sont guerriers  
Portant l'image de la Vérité dans leur cœur abrité,

Ils peuvent arracher la Connaissance aux griffes hypnotisantes de l'erreur  
Faire une brèche dans les murs aveugles du petit moi,  
Puis continuer la route vers une vie plus grande.  
Tout cela déferlait devant la vision de Savitri  
Comme si, autour d'une haute île de silence,  
Les mers tumultueuses de lointaines falaises inconnues  
Avalaient ses étroits rivages en vagues serrées  
Et faisaient un monde vorace d'écume blanche sauvage :  
Tel un dragon aux millions de pattes pressantes,  
Son écume et ses clameurs étourdissantes de géant ivre  
Jetaient une crinière de Ténèbres dans le ciel de Dieu,  
Puis refluaient et s'enfonçaient dans un lointain grondement.  
Alors, encore une fois, souriait un air serein et large :  
Le bleu du ciel et la terre verte, époux du règne de la Beauté  
Vivaient comme jadis, compagnons du bonheur,  
Et la joie de la vie riait au cœur du monde.  
Maintenant tout était tranquille, la terre brillait, ferme et pure.  
Pendant tout ce temps, Savitri n'avait pas bougé,  
Pas plongé dans les vaines vagues,  
Les clameurs de la Vie avaient fui les Vastitudes du moi silencieux ;  
Son esprit était libre et muet.

\* \* \*

Puis continuant sa route par les étendues silencieuses du moi  
Elle est arrivée dans un Espace clair et ordonné.  
La Vie, là, restait parquée dans une tranquillité fortifiée ;  
Une chaîne était posée sur son puissant cœur d'insurgée.  
Réduite à la modestie d'un pas mesuré  
Elle n'avait plus sa fièvre ni sa foulée véhémence ;  
Elle avait perdu l'insouciance majesté de ses rêveries  
Et la fertile grandeur de sa force royale ;  
Refrénées étaient ses pompes grandioses, ses gaspillages splendides,  
Assagies, ses orgies et ses jeux de bacchante,  
Rabattues, ses extravagances dans les bazars du désir,  
Réprimées, ses volontés de despote, sa danse des fantaisies ;  
Un flegme froid enchaînait le débordement des sens.  
Une royauté sans liberté, tel était son lot ;  
La souveraine du trône obéissait à ses ministres :  
Le mental et les sens, ses serviteurs, gouvernaient sa maison ;  
Les bonds de son esprit étaient moulés sur des lignes rigides,  
Et défendaient avec une phalange de règles cuirassées  
Le règne équilibré de la raison qui gardait l'ordre et la paix.

Sa volonté restait cloîtrée dans les murs inexorables de la loi,  
Sa force était contrainte par des chaînes qui feignaient de l'orner,  
L'imagination était emprisonnée dans une forteresse  
Ainsi que ses favorites licenciées et folâtres ;  
L'aplomb de la réalité et la symétrie de la raison  
Prenaient leur place sous la sentinelle des faits en ordre ;  
À l'âme, ils donnaient pour trône un banc de tribunal,  
Pour royaume, un petit monde réglé et en rang :  
La sagesse des âges se recroquevillait en versets scolastiques  
Raplatie à la mesure d'un cahier de classe.  
La puissante liberté de l'Esprit n'était plus :  
Un mental scolaire avait capturé le large espace de la Vie  
Et choisi de vivre dans une chambre étriquée et nue  
Loin parqué de ce dangereux univers trop vaste  
 Craignant de perdre son âme dans l'infini.  
Même le spacieux coup d'œil de l'Idée  
Était découpé en système, enchaîné aux piliers fixes de la pensée  
Ou vissé sur la base solide de la Matière,  
Sinon l'âme se serait perdue dans ses hauteurs :  
Obéissant à l'altière loi de l'Idéal  
La pensée aurait fait son trône dans un air insubstantiel  
Dédaignant les plates trivialités de la terre  
Et barré les portes de la réalité pour vivre dans ses rêves.  
Alors tout entraînait au pas dans un univers réglé :  
L'empire de la Vie était un continent organisé  
Ses pensées, une armée en rang et disciplinée ;  
En uniforme, elles gardaient fixement la logique de leur place  
Aux ordres du centurion mental diplômé.  
Ou bien chacun entraînait dans sa position comme une étoile  
Et défilait par des cieux constellés et définitifs  
Ou gardait son rang féodal parmi ses pairs  
Dans la hiérarchie cosmique d'un ciel immuable.  
Ou bien, telle une fille de haute naissance aux yeux chastes  
Interdite de marcher sans voile par les chemins publics,  
Elle devait aller par des chambres étroitement isolées,  
Vivre ses sentiments cloîtrés ou par les petites allées du jardinier.  
La Vie était consignée à un sûr niveau à ras de terre,  
Elle n'osait pas tenter les grands sommets difficiles  
Ni grimper au voisinage d'une étoile solitaire  
Ni côtoyer le danger du précipice  
Ni tenter le rire périlleux des brisants frangés d'écume,  
Amateur du danger, poète de l'aventure,  
Ni appeler quelque dieu flamboyant dans sa chambre,

Ni quitter les bornes du monde et, là où nulle limite n'existe,  
Rencontrer l'Adorable avec la passion du cœur,  
Ni enflammer le monde avec le Feu intérieur.  
Dans la prose de la vie, tel un adjectif châtié,  
Elle doit mettre de la couleur seulement dans son espace autorisé  
Sans faire de fugues hors de la cabine pensante  
Ni passer outre en des rythmes trop hauts ou trop vastes.  
Même quand elle s'envolait dans l'air idéal  
Le vol de la pensée ne se perdait pas dans le bleu des cieux :  
Elle traçait sur le ciel quelque fleur typique  
De beauté disciplinée et de lumière assortie.  
Un esprit tempéré et vigilant gouvernait la vie :  
Ses actes étaient les outils d'une pensée considérée  
Trop froide pour prendre feu et mettre le monde en flammes,  
Ou des manœuvres diplomatiques de la raison prudente  
Examinant les moyens d'une fin préfigurée,  
Ou à son degré le plus haut, quelque plan d'une calme Volonté  
Ou une stratégie de quelque Haut Commandement intérieur  
Afin de conquérir les trésors secrets des dieux  
Ou de gagner quelque monde glorieux pour un roi masqué,  
Non un réflexe du moi spontané,  
Non un signe de l'être et de ses états d'âme,  
Pas un envol de l'esprit conscient, pas un sacrement  
De la communion de la vie avec le Suprême silencieux,  
Ni son pur mouvement sur la route de l'Éternel.  
Ou encore, pour donner corps à quelque haute Idée  
Une maison se bâtissait avec des briques trop bien ajustées ;  
Action et pensée cimentées ensemble faisaient un mur  
Pour de petits idéaux qui bornaient l'âme.  
Même les méditations rêvaient sur un étroit siège  
Et le culte s'adressait à un Dieu exclusif,  
Priaient l'Universel dans une chapelle  
Dont les portes étaient bouchées à l'univers,  
Ou agenouillé devant l'impersonnel sans corps  
Le mental restait sourd au cri et au feu de l'amour :  
Une religion rationnelle desséchait le cœur.  
Elle organisait les actes d'une vie sans heurts avec des lois morales  
Ou proposait un froid sacrifice sans flamme.  
Le Livre saint restait sur son pupitre sanctifié  
Enveloppé dans les cordes soyeuses des gloses :  
Un credo scellait à jamais son sens spirituel.

\* \* \*

Tel était le pays tranquille du mental établi,  
 La vie, là, n'était plus l'essentiel ni la voix de la passion ;  
 Le cri des sens était englouti dans un silence.  
 L'âme n'était pas là ni l'esprit, seul le mental tout seul ;  
 Le Mental prétendait être l'esprit et l'âme.  
 L'esprit se voyait lui-même comme une forme du mental,  
 Se perdait lui-même dans la gloire de la pensée,  
 Une lumière rendait invisible le soleil.  
 Savitri entra dans un espace résolu et réglé  
 Où tout était immobile et chaque chose restait à sa place.  
 Chacun avait trouvé ce qu'il cherchait et connaissait son but.  
 Tout avait une ultime et finale stabilité.  
 C'était un paradis pour la quiétude couronnée de la pensée  
 Il ne restait plus rien à trouver ni à connaître,  
 Un tabernacle de la vie sage et satisfaite.  
 Là, quelqu'un se tenait en avant, porteur de l'autorité,  
 Un front imposant et une baguette à la main,  
 Le commandement s'incarnait dans ses gestes et son ton ;  
 La sagesse pétrifiée de la tradition sculptait ses paroles,  
 Ses jugements sentaient l'oracle.  
 "Voyageur ou pèlerin du monde intérieur,  
 Tu es fortuné d'arriver dans notre air brillant  
 Flambant de la suprême finalité de la pensée.  
 Ô aspirant au parfait chemin de la vie,  
 Ici trouve-le, repose-toi de ta quête et vis en paix.  
 Nôtre est le pays de la certitude cosmique.  
 Ici est la vérité, l'harmonie de Dieu est ici.  
 Enregistre ton nom dans le livre de l'élite ;  
 Admis par la consécration des élus,  
 Choisis ta position dans la connaissance, ton poste dans le mental,  
 Tire ton numéro d'ordre au bureau de la Vie  
 Et admire ton destin qui t'a fait des nôtres.  
 Tout, ici, étiqueté et ficelé, le mental peut le connaître,  
 Tout est combiné par la loi que Dieu permet pour la vie.  
 Tel est le bout et il n'y a rien au-delà.  
 Ici se trouve la sécurité de l'ultime enceinte  
 Ici la clarté du glaive de Lumière,  
 Ici la victoire de l'unique vérité,  
 Ici brûle le diamant du bonheur sans fissure.  
 Vis comme un favori des Cieux et de la Nature."  
 Mais à ce sage trop satisfait et convaincu  
 Savitri a répondu en jetant dans son monde

La voix intérieure du cœur qui questionne  
Et la profonde délivrance de l'œil qui voit.  
Car, dans ce pays, le cœur ne parlait pas, seule, la claire  
Lumière de l'intellect régnait ici, froide, précise, bornée.  
"Heureux sont-ils, dans ce chaos des choses,  
Ce va-et-vient des pas du Temps,  
Qui peuvent trouver l'unique Vérité, la Loi éternelle :  
Imperturbables ils vivent, intouchés par l'espoir et le doute et la peur.  
Heureux sont-ils dans ce monde ambigu et incertain  
Les hommes ancrés dans une croyance fixe,  
Ou ceux qui ont planté dans le riche terreau du cœur  
Un petit grain de certitude spirituelle.  
Mille fois heureux qui reste sur la foi comme sur un roc.  
Mais il me faut passer outre et quitter cette recherche terminée,  
Cette Vérité ferme et dénouée, arrondie et immuable  
Ce bâtiment géométrique des faits du monde  
Cette connaissance réglée des choses apparentes.  
Ici je ne peux pas rester, parce que je cherche mon âme."  
Personne n'a répondu dans ce brillant monde satisfait,  
Ou simplement ils continuèrent leur chemin coutumier  
Étonnés d'entendre des questions dans cet air,  
Ou des pensées qui pouvaient encore se tourner vers l'Au-delà.  
Mais quelques passants des sphères voisines murmuraient :  
Chacun jugeait la pensée de Savitri selon son propre credo.  
"Qui donc est-elle celle-là qui ignore que l'âme  
Est une moindre glande, ou quelque sécrétion défectueuse  
Qui trouble le sain gouvernement du mental  
Et désorganise le fonctionnement du cerveau,  
Ou une nostalgie logée dans la maison mortelle de la Nature,  
Ou un rêve chuchotant dans les cavernes  
De la pensée creuse de l'homme  
Qui aimerait prolonger sa brève durée malheureuse  
Et s'accrocher à une existence dans un océan de mort ?"  
Mais d'autres se récriaient :  
"Que non ! c'est son esprit qu'elle cherche.  
Une ombre splendide du nom de Dieu,  
Une informe pendeloque du royaume de l'Idéal,  
L'Esprit est le Saint-Fantôme du Mental ;  
Mais nul n'a touché ses limites ni vu sa face.  
Chaque âme est le Fils crucifié du grand Père,  
Le Mental est le seul parent de cette âme, sa cause consciente,  
La base sur laquelle tressaille une brève lumière passagère,  
Le Mental, unique créateur du monde apparent.

Tout ce qui vit ici fait partie de notre propre moi :  
Nos pensées ont fait le monde où nous vivons.”  
Un autre passant aux yeux mystiques insatisfaits  
Qui aimait sa croyance détruite et pleurait sa mort :  
“Reste-t-il un seul être qui cherche un Au-delà ?  
Peut-on encore trouver le chemin, ouvrir la porte ?”

\* \* \*

Ainsi voyageait-elle à travers son moi silencieux.  
Elle est arrivée à une route débordante d'une foule ardente  
Qui se précipitait, brillante, les pieds en feu, les yeux ensoleillés,  
Pressée d'atteindre le mystérieux mur du monde  
Et d'arriver aux portes masquées du mental extérieur  
Où nulle Lumière n'entre ni les voix mystiques :  
Messagères de nos grandeurs subliminales  
Habitantes venues de la caverne de l'âme secrète.  
Elles faisaient irruption dans une obscure somnolence spirituelle  
Ou faisaient surgir dans notre moi éveillé un lointain émerveillement  
Des idées qui nous hantent par leur fil radieux  
Des rêves qui suggèrent une Réalité pas encore née,  
D'étranges déesses aux yeux magiques comme des fontaines profondes.  
Des dieux ardents, cheveux au vent, porteurs des harpes de l'espoir,  
De grandes visions teintées de lune qui glissent par un air doré.  
Les visages et les corps sculptés d'étoiles d'une  
Aspiration solaire qui rêve,  
Des émotions qui rendent sublimes les cœurs ordinaires.  
Et Savitri s'est mêlée à cette foule glorieuse,  
Assoiffée de la lumière spirituelle que ces êtres portaient,  
Impatiente de se hâter comme eux pour sauver le monde de Dieu ;  
Mais elle a refréné la haute passion de son cœur :  
Elle savait que, d'abord, elle devait découvrir son âme.  
Seuls ceux qui se sauvent eux-mêmes peuvent sauver les autres.  
Elle faisait face en sens contraire à l'énigmatique vérité de la vie ;  
Ceux qui apportent la lumière à la souffrance des hommes  
Couraient avec ardeur vers le monde extérieur ;  
Elle, ses yeux étaient tournés vers la source éternelle.  
Ouvrant les bras pour arrêter la foule, Savitri s'est écriée :  
“Ô heureuse compagnie des dieux de lumière,  
Révélez, vous qui savez, la route que je dois prendre  
Pour trouver le lieu de naissance du Feu occulte  
Et la demeure profonde de mon âme secrète  
Car sûrement cette sphère de lumière est votre pays.”

Quelqu'un répondit, montrant du doigt un vague silence voilé  
Aux lointaines extrémités du sommeil  
En quelque fond reculé du monde intérieur.  
"Ô Savitri, nous venons de ton âme cachée.  
Nous sommes les messagers, les dieux occultes  
Qui aident la vie grise et lourde des hommes ignorants  
À s'éveiller à la beauté et à la merveille des choses  
En les touchant de la splendeur et de la divinité ;  
Dans le mal, nous allumons la flamme immortelle du bien  
Et tenons la torche de la connaissance sur les routes ignorantes ;  
Nous sommes ta volonté et la volonté de tous les hommes tendus vers la Lumière.  
Ô copie humaine, ô déguisement de Dieu  
Qui cherches la divinité que tu gardes cachée  
Et qui vis par la Vérité que tu ne connais pas,  
Suis jusqu'à sa source la grand-route sinueuse du monde.  
Là, dans le silence que rares ont jamais atteint  
Tu verras le Feu qui brûle sur la pierre nue  
Et la caverne profonde de ton âme secrète."  
Alors, suivant l'antique route sinueuse  
Savitri est arrivée là où tout se resserrait à un étroit sentier  
Foulé seulement par de rares pèlerins aux pieds blessés.  
Quelques formes brillantes émergeaient de profondeurs inconnues  
Et la regardaient avec de calmes yeux immortels.  
Pas un son ne venait rompre l'immobile contemplation ;  
La silencieuse proximité de l'âme se sentait.

FIN DU CHANT TROIS

## CHANT QUATRE

### La Triple Force de l'Âme

Ici, de cette basse terre plate et indolente,  
A commencé la passion de la première ascension ;  
Une Femme, un visage allumé de lune et de sombres cheveux vaporeux,  
Était assise dans une pâle robe lustrée.  
Un sol rude et rocailleux faisait son siège nu,  
Sous ses pieds, une pierre aiguë et blessante.  
Une pitié divine sur les pics du monde,  
Un esprit touché par la peine de tout ce qui vit  
Regardait au loin et voyait avec les yeux du mental intérieur  
Ce monde de choses extérieures équivoques,  
Les fausses apparences et les formes captieuses,  
Ce cosmos douteux étalé dans le Vide ignorant,  
Le tourment de la terre, le labeur et la marche des étoiles  
Et cette difficile naissance et la fin douloureuse de la vie.  
Acceptant l'univers comme son corps de malheur,  
La Mère des sept douleurs portait les sept coups de poignard  
Qui avaient percé son cœur saignant :  
La beauté de la tristesse tirait encore sa face  
Ses yeux restaient assombris par l'ancien pli des larmes.  
Son cœur était déchiré par l'agonie du monde  
Et pesant de la douleur et des luttes du Temps,  
Une note angoissée traînait au fond de sa voix songeuse.  
Absorbée dans l'extase d'une compassion profonde,  
Levant le doux rayon de son regard patient,  
Lentement, elle a laissé couler une suite de tendres paroles :  
"Ô Savitri, je suis ton âme secrète.  
Pour partager la souffrance du monde je suis venue,  
Je prends le tourment de mes enfants dans ma poitrine.  
Je suis la consolatrice de la douleur sous les étoiles ;  
Je suis l'âme de tous ceux qui gémissent, suppliciés  
Sous l'impitoyable herse des Dieux.  
Je suis femme, nurse et esclave et bête battue ;  
Je soigne les mains qui m'ont donné des coups cruels ;  
Je sers les cœurs qui ont rejeté mon amour et ma ferveur ;  
Je suis la reine courtisée, la poupée choyée,  
Je suis la donneuse du bol de riz,  
Je suis l'Ange adoré de la Maison.

Je suis dans tout ce qui souffre, tout ce qui pleure.  
Mienne est la prière qui monte en vain de la terre,  
Je suis transpercée par l'angoisse de mes créatures,  
Je suis l'esprit dans un monde de peine.  
Les cris de terreur de la chair torturée et des cœurs torturés  
Inentendus des Cieux, sont retombés sur mon cœur et sur ma chair,  
Ils ont déchiré mon âme d'un chagrin impuissant et de colère.  
J'ai vu le paysan qui brûle dans sa hutte,  
J'ai vu le corps lacéré de l'enfant massacré  
J'ai entendu le cri de la femme violée, mise à nu et traînée  
Dans la meute infernale d'une foule hurlante,  
J'ai regardé et je n'avais pas le pouvoir de sauver.  
Je n'ai apporté nulle arme, nul pouvoir d'aider ni de tuer ;  
Dieu m'a donné l'amour, il ne m'a pas donné sa force.  
J'ai partagé le labeur et l'esclavage de l'animal sous le joug  
Poussé par l'aiguillon, encouragé par le fouet ;  
J'ai partagé la vie apeurée de l'oiseau et de la bête  
Sa longue chasse à la nourriture précaire du jour  
Ses rampements furtifs, ses glissements secrets  
Tapi et affamé d'une proie,  
Son cri et sa terreur, saisi par des griffes ou un bec.  
J'ai partagé la vie quotidienne des hommes ordinaires,  
Ses petits plaisirs et ses petits soucis,  
Ses ennuis pressants et la horde hagarde de ses maux,  
Le sillon de malheur de la terre sans espoir de secours,  
Le labeur forcé insipide et sans joie,  
Et le fardeau de misère et les coups du sort.  
J'ai été la pitié penchée sur la peine  
Et le tendre sourire qui guérit le cœur blessé  
Et la sympathie qui rend la vie moins dure à supporter.  
L'homme a senti près de lui ma face et mes invisibles mains ;  
Je suis devenue le malade et son gémississement,  
J'ai été jetée par terre avec le mutilé et le condamné,  
J'ai vécu avec le prisonnier dans la cellule de son donjon.  
Lourd sur mes épaules pèse le joug du Temps :  
Je n'ai rien refusé du poids de la création,  
J'ai supporté tout et je sais que je dois supporter encore ;  
Peut-être, quand le monde coulera dans un dernier sommeil  
Dormirai-je, moi aussi, dans la paix muette de l'éternel.  
J'ai supporté la calme indifférence des Cieux,  
Regardé la cruauté de la Nature pour les créatures souffrantes  
Tandis que Dieu passait là silencieusement sans venir à l'aide.  
Pourtant, je ne me suis pas récriée contre sa volonté,

Pourtant, je n'ai pas accusé sa Loi cosmique.  
Seule une patiente prière s'est levée de ma poitrine  
Pour changer ce grand monde de dure douleur ;  
Une pâle résignation éclaire mon front,  
En moi demeure une foi aveugle et une miséricorde ;  
Je porte le feu que rien ne peut éteindre jamais  
Et la compassion qui fait vivre les soleils.  
Je suis l'espoir qui regarde vers mon Dieu,  
Mon Dieu qui n'est jamais venu à moi jusqu'à ce jour ;  
J'entends Sa voix qui dit toujours "Je viens" :  
Je sais qu'un jour Il viendra, enfin."  
Elle s'est tue, et comme un écho d'en bas  
Répondant au pathos de sa plainte divine,  
Une voix de colère a repris le terrible refrain,  
Un grondement de tonnerre, ou une clameur de bête furieuse,  
La bête tapie qui gronde dans les profondeurs de l'homme :  
La voix d'un Titan torturé qui fut jadis un Dieu.  
"Je suis l'Homme des Douleurs, je suis celui  
Qui est crucifié sur l'immense croix de l'univers :  
Pour jouir de mon agonie, Dieu a bâti la terre,  
Il a fait de ma passion le thème de son drame.  
Il m'a envoyé nu dans son monde amer  
Et ma battu avec ses verges de chagrin et de douleur  
Pour que je puisse crier et ramper à ses pieds  
Et l'adorer avec mon sang et mes larmes.  
Je suis Prométhée sous le bec crochu du vautour,  
Je suis l'Homme, le découvreur du Feu immortel,  
Dans la flamme qu'il a allumée pour me brûler comme un phalène ;  
Je suis le chercheur qui jamais ne peut trouver,  
Je suis le guerrier qui jamais ne peut gagner,  
Je suis le coureur qui jamais n'a touché son but ;  
L'Enfer me torture par le tranchant de ma pensée,  
Le Ciel me torture par la splendeur de mes rêves.  
Quel est mon profit dans cette naissance animale,  
Quel est mon profit dans mon âme humaine ?  
Je peine comme l'animal, comme l'animal je meurs.  
Je suis l'homme, le rebelle, je suis le serf impuissant,  
Le destin et mes semblables me trichent de mon salaire.  
Je brise avec mon sang le sceau de ma servitude,  
Je secoue de mon cou douloureux les cordes de l'opresseur  
Seulement pour poser de nouveaux tyrans sur mon dos :  
Mes professeurs me font une leçon d'esclavage,  
On me montre ma propre signature authentique avec le timbre de Dieu

Sur le misérable contrat de mon destin.  
 J'ai aimé, mais personne ne m'a aimé depuis ma naissance,  
 Le fruit de mes œuvres est donné à d'autres mains.  
 Tout ce qui me reste, ce sont mes mauvaises pensées,  
 Ma sordide querelle contre Dieu et contre l'homme,  
 L'envie des richesses que je ne peux pas partager,  
 La haine d'un bonheur qui n'est pas mien.  
 Je sais que mon destin sera toujours le même,  
 C'est le fonctionnement de ma Nature qui ne peut pas changer :  
 J'ai aimé pour moi, non pour l'amour du bien-aimé  
 J'ai aimé pour moi-même et non pour la vie des autres.  
 Chacun est seul en lui-même par la loi de la Nature.  
 Ainsi Dieu a-t-il fait cet horrible monde sévère,  
 Ainsi a-t-il bâti le cœur mesquin de l'homme.  
 C'est seulement par la force et la ruse que l'homme peut survivre,  
 Car la pitié est une faiblesse dans sa poitrine,  
 Sa bonté est une mollesse dans les nerfs,  
 Sa gentillesse, un placement avec intérêt,  
 Son altruisme est l'autre face de son ego :  
 Il sert le monde afin que le monde puisse le servir.  
 Si seulement la force du Titan pouvait se réveiller en moi,  
 Si Encelade pouvait sortir de l'Etna<sup>1</sup>,  
 Alors je régnerais en maître du monde  
 Et comme un Dieu, je jouirais de la joie et de la douleur des hommes.  
 Mais Dieu m'a pris l'ancienne force.  
 Il y a un morne consentement dans mon cœur pesant,  
 Une cruelle satisfaction dans mon tourment spécial  
 Comme si cela me rendait plus haut que mon espèce ;  
 C'est seulement par la souffrance que j'excelle.  
 Je suis la victime des malheurs titaniques  
 Je suis l'auteur des exploits démoniaques ;  
 J'ai été fait pour le mal, et le mal est mon lot ;  
 Je dois être le mal, et par le mal je vis ;  
 Je ne puis rien faire d'autre que d'être moi-même :  
 Ce que la Nature a fait de moi, je dois le rester.  
 Je souffre et je peine et je pleure ; je gémis et je hais.”  
 Et Savitri entendit la Voix, elle entendit l'écho,  
 Et se tournant vers son être de pitié, elle dit :  
 “Ô Madone de la souffrance, Mère du chagrin divin,  
 Tu es une partie de mon âme émanée  
 Afin de porter l'insupportable douleur du monde.  
 Parce que tu es, les hommes ne cèdent pas à leur fatalité,

---

1. Encelade, le géant qui fit le siège de l'Olympe et fut enseveli sous l'Etna par la déesse Athéna.

Mais ils cherchent le bonheur et luttent contre le destin ;  
Parce que tu es, le misérable peut espérer encore.  
Mais à toi est le pouvoir de consoler, non de sauver.  
Un jour je reviendrai, porteuse de la puissance  
Et je te ferai boire à la coupe de l'Éternel ;  
Ses rivières de force triompheront dans tes membres  
Et le calme de la Sagesse gouvernera ton cœur passionné.  
Ton amour sera le lien d'union de l'espèce humaine,  
Ta compassion, l'heureux roi des actes de la Nature :  
La misère passera, abolie de la terre,  
Le monde sera délivré de la colère de la Bête,  
Libre de la cruauté du Titan et de sa douleur.  
La paix et la joie seront à jamais et toujours plus.”

\* \* \*

Elle a continué la route ascendante de son esprit.  
Une ardente grandeur grimpaït parmi les fougères et les roches  
Une brise tranquille caressait et charmait le cœur,  
De frêles arbres exhalaient un parfum plus fin.  
Tout devenait beau et subtil et grand et étrange.  
Ici, sur un roc sculpté comme un énorme trône  
Une Femme était assise dans un chatoiement d'or et de pourpre,  
Armée du trident et de la foudre,  
Ses pieds sur l'échiné d'un lion couché.  
Un formidable sourire cerclait ses lèvres,  
Le feu du ciel riait dans le coin de ses yeux ;  
Son corps était une masse de courage et de force divine,  
Elle menaçait le triomphe des dieux d'en bas.  
Un halo d'éclairs flamboyait autour de sa tête  
Et un grand ceste antique ceignait sa robe de souveraine  
Et la majesté et la victoire siégeaient avec elle  
Sur le vaste champ de bataille cosmique  
Protectrice contre la plate égalité de la Mort  
Et le grand nivellement de la Nuit insurgée,  
Elle gardait la hiérarchie des Puissances ordonnées,  
Les hautes valeurs immuables, les pics de l'éminence,  
L'aristocratie privilégiée de la Vérité,  
Et dans le soleil qui gouverne l'Idéal,  
Le triumvirat de la sagesse, de l'amour et de la félicité  
Et la seule autocratie de la Lumière absolue.  
Auguste sur son siège dans le monde intérieur du Mental,  
La Mère de Puissance regardait les choses passagères,

Elle écoutait les pas du Temps qui progresse,  
Elle voyait l'irrésistible tournoiement des soleils  
Et entendait le tonnerre de la marche de Dieu.  
Au milieu du conflit des forces contestantes,  
Souverain était le mot de son commandement lumineux,  
Ses paroles sonnaient comme un cri de guerre  
Ou comme le chant du pèlerin.  
Tel un charme qui redonne l'espoir dans les cœurs défaillants  
L'harmonie de sa puissante voix montait :  
"Ô Savitri, je suis ton âme secrète.  
Je suis descendue dans le monde humain  
Et par l'Œil qui ne dort jamais j'ai regardé le mouvement  
Et la noire contrariété du destin de la terre  
Et la bataille des Puissances sombres et claires.  
Je fais route sur les chemins du danger et du chagrin de la terre  
Et j'aide les infortunés et sauve les condamnés.  
Aux forts j'apporte le prix de leur fermeté,  
Aux faibles j'apporte l'armure de ma force ;  
Aux hommes de désir j'apporte leur joie convoitée ;  
Je suis le sort qui justifie le grand et le sage  
Par la consécration des applaudissements de la foule,  
Puis je les écrase sous le talon de fer du Destin.  
Mes oreilles se penchent vers le cri de l'opprimé,  
Je renverse le trône des rois tyrans :  
Le cri des vies proscrites et pourchassées me vient  
Leur supplique contre un monde sans pitié,  
La voix de l'abandonné et du désolé  
Et du prisonnier seul dans la cellule de son donjon.  
Les hommes saluent ma venue comme la force du Tout-Puissant  
Ou louent avec des larmes de gratitude sa Grâce sauveuse.  
Je frappe le Titan qui chevauche le monde  
Et tue l'ogre dans sa tanière tachée de sang.  
Je suis Dourga, la déesse des fiers et des forts,  
Je suis Lakshmi, la reine du beau et fortuné ;  
Je porte la face de Kâli quand je tue,  
J'écrase le cadavre des hordes de démons.  
Je suis chargée par Dieu de faire son puissant travail,  
Sans me soucier, je sers sa volonté qui m'a envoyée  
Indifférente aux périls et aux conséquences terrestres.  
Je ne raisonne pas avec des vertus et des péchés,  
J'exécute seulement l'acte qu'il a mis dans mon cœur.  
Je ne crains pas les reproches ni la colère des Cieux,  
Je ne fléchis pas sous les assauts sanglants de l'Enfer ;

Je dompte l'opposition des dieux  
Foule aux pieds un million de gobelins et leurs obstacles.  
Je guide l'homme sur le sentier Divin  
Et le protège du Loup rouge et du Serpent.  
Je mets dans sa main mortelle mon glaive céleste  
Et pose sur sa poitrine le plastron des dieux.  
Je brise l'ignorante fierté du mental humain  
Et conduis la pensée à la vaste Vérité ;  
Je déchire l'étroite réussite de la vie des hommes  
Et oblige ses yeux chagrinés à regarder le soleil  
Afin qu'il puisse mourir à la terre et vivre dans son âme.  
Je sais le but, je connais la route secrète :  
J'ai étudié la carte des mondes invisibles,  
Je suis le chef de la bataille, l'étoile du voyage.  
Mais ce grand monde obstiné résiste à ma parole,  
Et la tortuosité et le mal dans le cœur des hommes  
Sont plus forts que la Raison, plus profonds que les Enfers,  
Et la malignité des Forces hostiles  
Retarde surnoisement l'horloge du destin  
Et semble plus puissante que la Volonté éternelle.  
Le mal cosmique est trop profond pour être déraciné :  
La souffrance cosmique est trop vaste pour être guérie.  
Quelques-uns je guide, et ils passent vers la Lumière ;  
Quelques-uns je sauve, et la masse retombe, perdue ;  
Quelques-uns j'aide, la multitude lutte et chute ;  
Mais j'ai bronzé mon cœur et j'accomplis ma tâche :  
Lentement la Lumière grandit à l'Est,  
Lentement le monde progresse sur la route de Dieu.  
Son sceau est posé sur mon travail, il ne peut pas échouer ;  
J'entendrai la bascule argentine des portes du ciel  
Lorsque Dieu sortira pour retrouver l'âme du monde.”  
Elle dit, et du bas-fond humain  
Une réponse, un écho pervers a défié ses paroles ;  
Par les espaces du mental venait la voix  
Du Titan-nain, le dieu déformé et enchaîné  
Qui essaye de maîtriser la substance rebelle de sa nature  
Pour faire de l'univers son instrument.  
L'Ego de ce grand monde de désir  
Revendiquait la terre et les vastes cieux au service  
De l'homme, chef de la vie qu'il façonne sur la terre,  
Son représentant et son âme consciente,  
Symbole de la lumière et de la force évolutive  
Et navire de la divinité qui doit être.

Cet animal pensant, ce seigneur combatif de la Nature  
 A fait d'Elle sa nourrice et son outil et son esclave  
 Et pour salaire, comme émolument, lui paye  
 Inévitablement de par la loi profonde des choses,  
 La peine de son cœur et la douleur et la mort de son corps ;  
 Ses peines sont les moyens de la Nature pour grandir, pour voir et sentir ;  
 Sa mort sert l'immortalité de la Nature.  
 Outil de son propre outil et esclave de son propre esclavage  
 Il se vante de son libre arbitre et de sa maîtrise mentale  
 Tandis qu'il est poussé par Elle sur les chemins choisis par Elle ;  
 Possesseur, il est possédé, gouverneur il est gouverné,  
 Automate conscient de la Nature, il est dupe des désirs de la Nature,  
 Son âme, souveraine muette et inerte, est un parasite de la Nature  
 Son corps est le robot de la Nature, sa vie est la manière de vivre de la Nature,  
 Son mental conscient est son puissant serf révolté.  
 Cette voix d'en bas s'est levée et frappait un soleil intérieur :  
 "Je suis l'héritier des forces de la terre,  
 Lentement je fais prévaloir mes droits sur mon domaine ;  
 Dieu grandissant dans sa boue divinisée,  
 Je grimpe, revendicateur du trône des cieux.  
 Dernier né de la terre, je me lève le premier ;  
 Ses lents millénaires attendaient ma naissance.  
 Bien que je vive dans ce Temps assiégé par la Mort,  
 Possesseur précaire de mon corps et de mon âme  
 Logé sur un grain de poussière parmi les étoiles,  
 C'est pour moi et mon usage que l'univers fut créé.  
 Esprit immortel dans cet argile périssable,  
 Je suis Dieu, pas encore évolué dans une forme humaine ;  
 Même s'il n'est pas, Il devient en moi.  
 Le soleil et la lune sont des lumières sur mon chemin,  
 L'air fut inventé pour la respiration de mes poumons,  
 Et conditionné comme un large espace sans mur  
 Pour que les roues de mon char ailé fendent la route,  
 La mer fut faite pour que je nage et navigue  
 Et porte mon commerce d'or sur son dos :  
 Elle rit de se voir fendre par le plaisir et la glissade de ma quille  
 Je me ris de son regard noir du destin et de la mort.  
 La terre est mon sol, le ciel mon toit de vie.  
 Tout s'est préparé à travers de longs âges silencieux.  
 Dieu fit des expériences avec des formes animales  
 Puis seulement quand tout fut prêt, je suis né.  
 Je suis né faible et petit et ignorant,  
 Créature impuissante dans un monde difficile

Voyageant à travers mes brèves années avec la mort à mes côtés :  
J'ai grandi, je suis devenu plus grand que la Nature, plus sage que Dieu.  
J'ai réalisé ce qu'Elle n'avait jamais rêvé,  
Je me suis emparé de ses pouvoirs et les ai attelés à mon travail,  
J'ai façonné ses métaux et créé de nouveaux métaux,  
Je ferai du verre et des vêtements avec du lait  
Changerai le fer en velours, la pierre incassable en eau,  
Comme Dieu avec son astuce d'artiste habile  
Je moulerai des formes protéennes avec un seul plasma originel,  
Dans l'unique et même nature des vies innombrables  
Tout ce que l'imagination peut concevoir  
Je le remoulerai à neuf avec un mental immatériel  
Dans une Matière plastique solide et concrète ;  
Aucune magie ne peut surpasser mon habileté magique.  
Il n'est aucun miracle que je ne puisse accomplir.  
Ce que Dieu a laissé imparfait, je le complèterai,  
Dans un mental embrouillé et une âme à demi faite  
J'éliminerai son péché et son erreur ;  
Ce qu'il n'a pas inventé, je l'inventerai :  
Il était le premier créateur, je suis le dernier.  
J'ai découvert les atomes avec lesquels il a bâti les mondes ;  
La première formidable énergie cosmique  
Lancée en mission bondira pour massacrer mes semblables ennemis,  
Purger une nation ou abolir une race,  
Laisant le silence de la mort là où étaient le rire et la joie.  
Ou encore la fission de l'invisible emploiera la force de Dieu  
Pour accroître mon confort et développer mes richesses  
Accélérer ma voiture maintenant conduite par les éclairs  
Et faire tourner le moteur de mes miracles.  
Je prendrai de ses mains les moyens de ses sorcelleries  
Et fabriquerai de plus grandes merveilles que la meilleure des siennes.  
Et pourtant, à travers tout, j'ai gardé ma pensée pondérée,  
J'ai étudié mon être, j'ai examiné le monde,  
Je suis devenu le maître des arts de la vie.  
J'ai dompté les bêtes sauvages, les ai dressées à être mes amis ;  
Elles gardent ma maison, respectent et attendent ma volonté.  
J'ai appris à mon espèce à servir et à obéir.  
Je me suis servi du mystère des ondes cosmiques  
Pour voir à longue distance et entendre les paroles lointaines ;  
J'ai conquis l'Espace et relié toute la terre.  
Bientôt je connaîtrai les secrets du Mental ;  
Je joue avec la connaissance et avec l'ignorance  
Et le péché et la vertu sont mes inventions

Je peux les transcender ou m'en servir souverainement.  
 Je connaîtrai les vérités mystiques, saisirai les pouvoirs occultes.  
 Je tuerais mes ennemis d'un coup d'œil ou d'une pensée,  
 Je percevrai les sentiments muets de tous les cœurs  
 Et verrai et entendrai les pensées secrètes des hommes.  
 Quand la terre sera conquise, je conquerrai les cieux,  
 Les dieux seront mes assistants ou mes valets,  
 Nul souhait recelé en moi ne mourra inaccompli :  
 L'omnipotence et l'omniscience seront à moi."  
 Et Savitri entendit la voix, entendit l'écho pervers  
 Puis s'est tournée vers son être de pouvoir et elle a dit :  
 "Ô Madone de Puissance, Mère des œuvres et de la force,  
 Tu es une partie de mon âme émanée  
 Pour aider le genre humain et aider le labeur du Temps.  
 Parce que tu es en lui, l'homme espère et ose,  
 Parce que tu es, l'âme des hommes peut grimper aux cieux  
 Et marcher comme les Dieux en la présence du Suprême.  
 Mais sans la sagesse, le pouvoir est comme un vent,  
 Il peut respirer sur les hauteurs et embrasser le ciel,  
 Il ne peut pas bâtir les extrêmes éternels.  
 Tu as donné la force aux hommes, la sagesse tu n'as pas pu leur donner.  
 Un jour, je reviendrai, porteuse de lumière,  
 Alors je te donnerai le miroir de Dieu :  
 Tu verras le moi et le monde tels qu'ils sont vus par lui  
 Reflétés dans la claire fontaine de ton âme.  
 Ta sagesse sera vaste, aussi vaste que ton pouvoir.  
 Alors la haine n'habitera plus les cœurs humains  
 Et la peur et la faiblesse désertent la vie des hommes,  
 Les cris de l'ego seront muselés dedans  
 Et ses rugissements léonins qui réclament le monde pour nourriture,  
 Tout sera puissance et félicité et force heureuse."

\* \* \*

Remontant toujours la route ascendante de son esprit  
 Elle est arrivée dans un heureux et haut espace,  
 Une vaste tour de vision d'où l'on pouvait tout voir  
 Et tout était centré dans une seule vue  
 Comme quand des scènes séparées par les distances deviennent une  
 Et les teintes contraires se changent en harmonie.  
 Les vents s'étaient tus et les parfums emplissaient l'air.  
 Il y avait des chants d'oiseaux et le murmure des abeilles  
 Et tout ce qui est naturel et doux et familier

Et pourtant intimement divin pour le cœur et pour l'âme.  
L'approche de la source faisait battre l'esprit  
Et le tréfonds des choses semblait évident et là et vrai.  
Ici, au centre vivant de cette vision de paix  
Une Femme était assise dans une lumière de cristal limpide :  
Les Cieux avaient dévoilé leur splendeur dans ses yeux,  
Ses pieds étaient des rayons de lune, sa face un soleil brillant,  
Son sourire pouvait persuader un cœur mort et déchiré  
De vivre encore et de sentir ses mains de calme.  
Une musique profonde ondoyait avec sa voix :  
"Ô Savitri, je suis ton âme secrète.  
Je suis descendue sur cette terre blessée et désolée  
Pour guérir son tourment et bercer et reposer son cœur  
Et poser sa tête sur les genoux de la Mère  
Et que cette terre puisse rêver de Dieu et connaître sa paix  
Et faire entrer l'harmonie des sphères supérieures  
Dans le rythme brutal des jours inquiets de la terre.  
Je lui montre les images des Dieux de lumière  
Et j'apporte la fermeté et la consolation dans sa vie de lutte ;  
Les choses célestes qui sont seulement des mots et des formules maintenant  
Je les lui révèle dans le corps avec leur pouvoir.  
Je suis la paix qui se glisse dans la poitrine humaine usée par la guerre ;  
Au milieu du règne de l'Enfer créé par ses propres actes  
Je crée un foyer où les messagers du Ciel peuvent loger ;  
Je suis la charité aux douces mains de miséricorde ;  
Je suis le silence au milieu du vacarme et du trimard de la vie ;  
Je suis la Connaissance penchée sur la carte cosmique de la terre.  
Dans les anomalies du cœur humain  
Où le Bien et le Mal sont d'intimes complices  
Où la lumière est traquée à chaque pas par les Ténèbres,  
Où sa connaissance la plus large est une ignorance,  
Je suis la Puissance qui pousse vers le meilleur  
Et je travaille pour Dieu et je regarde vers les hauteurs.  
Même le péché et l'erreur me servent de marchepied  
Et toute expérience est ma longue marche vers la Lumière.  
Dans l'Inconscient, je bâtis la conscience  
Et fais traverser la mort pour arriver à la vie immortelle.  
Innombrables sont les formes par lesquelles Dieu grandit dans l'homme ;  
Elles impriment la divinité dans ses pensées et dans ses actes  
Soulèvent la taille de l'argile humaine  
Ou lentement la transmutent en l'or des cieux.  
Il est le Bien pour lequel les hommes luttent et meurent  
Il est la guerre du Juste contre l'égarement du Titan,

Il est la Liberté qui se lève immortelle du bûcher  
Il est la Vaillance qui garde encore la passe désespérée  
Ou seul et debout, il reste sur la barricade brisée,  
Une sentinelle dans la Nuit dangereuse qui gronde.  
Il est la couronne du martyr brûlé vif  
Et l'heureuse résignation du saint  
Et le courage indifférent aux blessures du Temps  
Et la puissance du héros qui se bat contre la mort et le Destin.  
Il est la Sagesse incarnée sur un trône glorieux  
Et la calme autocratie de la loi du sage.  
Il est la haute et solitaire Pensée  
À l'écart et au-dessus de l'ignorante multitude :  
Il est la voix du prophète, la vision du voyant.  
Il est la Beauté, le nectar de l'âme ardente,  
Il est la Vérité qui fait vivre l'esprit.  
Il est la richesse des Vastitudes spirituelles  
Qui verse ses torrents guérisseurs sur la Vie indigente ;  
Il est l'Éternité séduite d'heure en heure,  
Il est l'Infinité dans un petit espace :  
Il est l'Immortalité dans les bras de la Mort.  
Je suis ces pouvoirs et ils viennent à mon appel.  
Ainsi, lentement, je hisse l'âme de l'homme plus près de la Lumière.  
Mais le mental humain s'accroche à son ignorance,  
Et le cœur humain à sa petitesse,  
Et la vie terrestre embrasse son droit au malheur.  
Seulement quand l'Éternité prendra le Temps par la main,  
Seulement quand l'infini se mariera à la pensée finie,  
L'homme pourra se délivrer de lui-même et vivre avec Dieu.  
En attendant, j'apporte les dieux sur la terre  
J'apporte l'espoir encore aux cœurs qui désespèrent,  
Je donne la paix aux grands et aux humbles  
Et verse ma grâce sur les sots et les sages.  
Je sauverai la terre, si la terre consent à être sauvée.  
Alors l'Amour enfin marchera sans blessure sur le sol de la terre ;  
Le mental de l'homme admettra la souveraineté de la Vérité  
Et le corps supportera l'immense descente de Dieu.”  
Elle a parlé, et de l'ignorant plan d'en bas  
Un cri, un écho pervers, frémissant et sans fard est venu.  
Une voix du mental humain prisonnier des sens  
Portait plainte orgueilleusement contre ce pouvoir Divin,  
Borné par les limites d'un mortel pensant  
Et pris dans les chaînes de l'ignorance terrestre.  
Emprisonné dans son corps et dans son cerveau

Le mortel ne peut pas voir le grandiose tout de Dieu  
Ni partager sa vaste et profonde identité  
Qui reste indevinée dans nos cœurs ignorants  
Et qui sait toutes choses parce qu'il est un avec tout.  
L'homme voit seulement les surfaces cosmiques.  
Alors, se demandant ce qui peut rester caché des sens  
Il creuse un bout de chemin vers les abîmes d'en bas,  
Mais bientôt s'arrête, incapable d'arriver au noyau de la vie  
Ni de communier avec le cœur battant des choses.  
Il voit le corps nu de la Vérité  
Bien que souvent trompé par ses innombrables vêtements,  
Mais il ne peut pas regarder l'âme qui est dedans.  
Alors, dans sa fureur de connaissance absolue,  
Il arrache tous les détails et tranche et creuse :  
Seul le contenu de la forme lui reste entre les mains  
L'esprit échappe ou meurt sous son couteau.  
Dans les richesses débordantes de l'infini  
Il voit une étendue vide, un gigantesque désert.  
Il a fait du fini son champ central,  
Il dissèque son plan, maîtrise ses processus ;  
Cela qui fait tout mouvoir est caché à son regard,  
Ses yeux studieux manquent l'invisible qui est derrière.  
Il a le sûr toucher subtil d'un homme aveugle  
Il a la vue d'un lent voyageur qui regarde des scènes lointaines ;  
Les contacts révélateurs de l'âme lui échappent.  
Pourtant, il est visité par la lumière intuitive  
Et l'inspiration vient de l'Inconnu,  
Mais seules la raison et les sens lui semblent sûrs,  
Seuls ils sont ses témoins de confiance.  
Ainsi est-il frustré, ses splendides efforts sont vains ;  
Sa connaissance sonde de brillants cailloux sur les rivages  
De l'énorme océan de son ignorance.  
Pourtant, les accents de ce cri d'en bas étaient grandioses  
Un pathétisme cosmique tremblait dans sa voix.  
"Je suis le mental du grand monde ignorant de Dieu  
Je monte à la connaissance par les marches qu'il a créées ;  
Je suis la Pensée de l'homme à la découverte de tout.  
Je suis un dieu enchaîné par la Matière et par les sens,  
Un animal prisonnier dans une clôture d'épines,  
Une bête de somme qui demande sa nourriture,  
Un forgeron rivé à son enclume et à sa forge.  
Pourtant, j'ai desserré ma corde, élargi mon espace.  
J'ai fait la carte des cieux, analysé les étoiles,

Décrit les orbites à travers les sillons de l'Espace,  
Mesuré les kilomètres qui séparent les soleils,  
Calculé leur longévité dans le Temps.  
J'ai fouillé les entrailles de la terre et arraché  
Les richesses gardées par sa lourde glèbe brunâtre.  
J'ai répertorié les changements de sa croûte rocheuse  
Et découvert les dates de sa biographie,  
Déchiffré toutes les pages du plan de la Nature.  
J'ai tracé l'arbre de l'évolution  
Mis chaque branche et brindille, chaque feuille à sa place exacte ;  
Dans l'embryon, j'ai dépisté l'histoire des formes  
Et composé la généalogie de tout ce qui vit.  
J'ai détecté le protoplasme et la cellule et les gènes,  
Retrouvé la trace des protozoaires, les ancêtres de l'homme  
Les humbles origines d'où il est sorti ;  
Je sais comment il est né et comment il meurt ;  
Seulement je ne sais pas encore à quoi il sert  
Ou s'il y a jamais quelque dessein ou quelque fin  
Ou quelque poussée féconde de joie créatrice qui ait un sens  
Parmi les vastes travaux de la puissance terrestre.  
J'ai saisi la complexité de ses processus, nul ne m'échappe :  
Son énorme machinerie est dans mes mains,  
J'ai capturé les énergies cosmiques à mon usage.  
Je me suis penché sur ses éléments infinitésimaux  
Et j'ai démasqué ses invisibles atomes :  
Toute la Matière est un livre ouvert pour moi ;  
Quelques pages seulement me restent à lire.  
J'ai vu les chemins de la vie, les sentiers du mental,  
J'ai étudié les méthodes de la fourmi et du singe  
Et appris le comportement de l'homme et du ver.  
Si c'est Dieu qui est à l'œuvre, j'ai trouvé ses secrets.  
Mais tout de même la Cause des choses reste en doute,  
Leur vérité échappe et la poursuite tombe dans un vide ;  
Quand on a tout expliqué, rien n'est connu.  
Qu'est-ce qui a choisi le processus, d'où l'Énergie a-t-elle jailli ?  
Je ne le sais pas et probablement ne le saurai jamais.  
Un mystère est la naissance de cette puissante Nature,  
Un mystère est l'élusivité coulée du mental,  
Un mystère, la fantaisie protéenne de la vie.  
Ce que j'ai appris, le Hasard saute pour le contredire,  
Ce que j'ai bâti, le Destin s'en empare et le brise.  
Je peux prévoir l'action des forces de la Matière  
Mais pas la marche de la destinée de l'homme :

Il est poussé sur des chemins qu'il n'avait pas choisi  
Il tombe écrasé sous les roues du temps.  
Mes grandes philosophies sont des devinettes raisonnées,  
Les cieux mystiques qui réclament l'âme humaine  
Sont un charlatanisme de l'imagination cérébrale :  
Tout est spéculation ou rêve  
Et finalement le monde lui-même devient douteux :  
Une jonglerie de l'infinitésimal imite la masse et les formes  
Un rire résonne derrière le masque fini de l'infini.  
Peut-être le monde est-il une erreur de notre vue  
Une duperie qui se répète avec chaque étincelle des sens,  
Un mental irréel halluciné l'âme  
Avec la vision persistante d'une fausse réalité,  
Ou bien la danse de Maya voile un Vide jamais né.  
Même si je pouvais arriver à une conscience plus grande,  
À quoi sert donc que la Pensée conquière  
Un Réel qui est à jamais ineffable  
Ou pourchasse dans sa tanière un Moi sans corps  
Ou fasse de l'inconnaissable la cible de l'âme ?  
Non, laisse-moi plutôt œuvrer dans mes limites mortelles,  
Pas vivre au-delà de la vie ni penser au-delà du mental :  
Notre petitesse nous sauve de l'Infini.  
Dans une grandeur glacée, déserte et désolée  
Ne me demande pas de mourir de la grande Mort éternelle,  
Ni de ma propre humanité  
Dans la Vastitude glaciale des immensités de l'esprit.  
Chaque créature vit selon les limites de sa nature,  
Et comment peut-on échapper à son destin natal ?  
Humain, je suis, laisse-moi rester humain  
Jusqu'à ce que je tombe muet et dorme dans l'Inconscient.  
Une haute insanité, une chimère vraiment  
Est de penser que Dieu vive caché dans l'argile  
Et que l'éternelle Vérité puisse demeurer dans le Temps,  
Et de l'invoquer pour qu'elle sauve notre moi et sauve le monde.  
Comment l'homme pourrait-il devenir immortel et divin  
Et transmuier la substance même dont il est fait ?  
Les Dieux magiciens peuvent rêver, pas les hommes pensants.”

\* \* \*

Et Savitri entendit la voix, elle entendit la réponse perverse  
Et se tournant vers son être de lumière elle dit :  
“Ô Madone de lumière, Mère de joie et de paix,

Tu es une partie de moi émanée  
Pour tirer l'esprit vers ses hauteurs oubliées  
Et réveiller l'âme par le toucher des cieux.  
Parce que tu es, l'âme s'approche de Dieu,  
Parce que tu es, l'amour grandit en dépit de la haine  
Et la connaissance marche invincible dans l'enfer de la Nuit.  
Mais ce n'est pas en déversant la pluie d'or des cieux  
Sur le sol dur et rocailleux de l'intellect  
Que l'arbre du Paradis pourra fleurir sur le champ terrestre  
Ni l'Oiseau du Paradis percher sur les rameaux de la vie  
Ni les vents du Paradis souffler dans l'air mortel.  
Même si tu fais pleuvoir les rayons de l'intuition,  
Le mental de l'homme pensera que c'est le rayonnement de la terre elle-même,  
Son esprit s'enlise dans l'ego spirituel,  
Ou bien le rêve de son âme s'enferme dans une brillante cellule de sainteté  
Où seule peut venir une ombre brillante de Dieu.  
Il faut que tu nourrisses sa soif de l'éternel  
Et remplisses du feu céleste l'ardeur de son cœur,  
Et fasses descendre Dieu dans son corps et dans sa vie.  
Un jour je reviendrai, Ses mains dans les miennes,  
Et tu verras la face de l'Absolu.  
Alors s'accomplira la sainte union  
Alors naîtra la famille divine.  
Et la lumière et la paix seront dans tous les mondes.”

FIN DU CHANT QUATRE

## CHANT CINQ

### La Découverte de l'Âme

Elle a continué sa route en quête de la caverne mystique de l'âme.  
Tout d'abord elle est entrée dans une nuit de Dieu.  
La lumière qui aide le labeur du monde était étouffée,  
La force qui lutte et trébuche dans notre vie ;  
Ce mental impuissant abandonnait ses pensées  
Ce cœur tendu laissait ses vains espoirs.  
Toute Connaissance échouait et toutes les formes de l'Idée,  
Et la Sagesse apeurée se cachait tête basse  
Sentant une Vérité trop haute pour la pensée ou les paroles,  
Sans forme, ineffable, à jamais pareille.  
Une innocente et sainte Ignorance  
Adorait comme l'on se prosterne devant Dieu sans forme  
L'invisible lumière qu'elle ne peut pas posséder ni demander.  
Dans la simple pureté de la nullité  
Son mental s'agenouillait devant l'inconnaissable.  
Tout était aboli sauf son être nu  
Et l'aspiration prostrée de son cœur soumis.  
Il n'y avait nulle force en elle, nulle fierté de force ;  
La haute ardeur du désir avait sombré  
Honteuse comme une vanité du moi séparé,  
L'espoir d'une grandeur spirituelle avait fui,  
Elle ne demandait pas le salut ni quelque couronne céleste :  
Maintenant, l'humanité lui semblait un état trop orgueilleux.  
Son moi n'était rien, Dieu seul était tout,  
Pourtant elle ne connaissait pas Dieu, elle savait seulement qu'il était.  
Maintenant, une obscurité sacrée l'enveloppait dedans,  
Le monde était une profonde obscurité, grandiose et nue.  
Ce Vide contenait plus que tous les mondes grouillants,  
Cette nullité sentait plus que tout ce que les Temps avaient porté,  
Cette nuit connaissait muettement, immensément l'Inconnu.  
Mais tout était sans forme, sans voix, infini.  
Comme pourrait l'être une ombre marchant dans une scène d'ombre  
Un petit rien passant à un Rien plus grand,  
Une personne fantôme en silhouette nue  
Traversant une Nuit impersonnelle sans fond,  
Elle allait silencieusement, vide et absolue.  
Dans le Temps sans fin, son âme arrivait à une fin béante ;

Le vaste sans bornes était devenu le lieu de son esprit.  
Finalement, un changement approchait, le vide s'est brisé ;  
Une onde a ondoyé en elle, le monde avait remué ;  
De nouveau son moi intérieur devenait son espace.  
On sentait l'heureuse proximité du But ;  
Les Cieux se penchaient pour embrasser la montagne sacrée,  
L'air tremblait de passion et de délice.  
Telle une rose de splendeur sur un arbre de rêve,  
Le visage de l'Aurore sortait d'un crépuscule songeur.  
Le jour est venu, prêtre d'un sacrifice de joie  
Dans le silence adorateur de son monde ;  
Il portait pour robe la gloire immortelle  
Traînait les Cieux comme une écharpe pourpre  
Et sur le front, un soleil rouge pour marque de sa caste.  
Comme un vieux rêve souvenu qui devient vrai,  
Elle reconnaissait dans son mental prophétique  
La gloire impérissable de ce ciel,  
La douceur frémissante de cet air heureux,  
Puis, cachée de la vue mentale et des approches de la vie,  
La caverne mystique dans la montagne sacrée,  
Et elle sut la demeure de son âme secrète.  
Comme dans une profondeur élyséenne occulte,  
Ultime retraite de la Vérité contre les mains profanatrices de la pensée,  
Comme dans la solitude cachée d'un temple de roc  
Refuge de Dieu contre un monde d'adoration ignorante,  
Cette demeure d'âme restait fermée même aux sens intérieurs de la vie  
Fuyant les désirs embrouillés du cœur.  
Une mystérieuse pénombre méditative pénétrait les yeux  
Et un calme sacré gardait cet espace sans voix.  
Une ombre redoutable entourait le grand portail de roc  
Sculpté dans la pierre massive du sommeil de la Matière.  
Deux serpents d'or s'enroulaient autour du linteau,  
L'enveloppant de leur pure force terrible,  
Ils veillaient avec les yeux luminescents et profonds de la sagesse.  
Un aigle couvrait la porte de ses grandes ailes conquérantes.  
Perdues en elles-mêmes dans une immobile rêverie de feu  
Des colombes nichaient dans la grisaille des corniches songeuses  
Comme des effigies de paix à la poitrine blanche sculptée.  
Traversant le seuil du sommeil, Savitri est entrée  
Et s'est trouvée au milieu de dieux aux grands visages  
Conscients dans la pierre et vivants sans souffle  
Observant l'âme de l'homme d'un regard fixe,  
Représentants exécutifs du moi cosmique

Symboles mondiaux de l'immuable puissance active.  
Sur les murs couverts de formes significatives,  
Des scènes vivantes d'hommes et de bêtes la regardaient  
Et le haut dessein de la vie des dieux,  
Le pouvoir et la nécessité de ces innombrables mondes,  
Et des visages d'êtres et leur étendue d'espace universel  
Disaient avec précision l'inépuisable  
Message hiératique des plans ascendants.  
Leur multitude même témoignait de l'infini  
Ils étaient le prolongement du moi de Dieu,  
Et ils abritaient, contenant tout impassiblement,  
Ses visages et ses actes, petits et grandioses  
Et sa passion et sa naissance et sa vie et sa mort  
Et son retour à l'immortalité.  
Ils grimpaient à l'éternel et l'immuable  
À la pure existence partout pareille  
À la conscience entière et à la force absolue  
Et à la félicité inimaginable et sans forme,  
Au rire dans le Temps et au mystère hors du temps  
De l'être triple en un qui est tout et qui est un  
Et pourtant n'est personne sauf lui-même à part.  
Il n'y avait nul bruit des hommes qui respirent, nul son,  
Seule l'intimité vivante de l'âme.  
Et pourtant tous les mondes et Dieu lui-même était là,  
Car là, chaque symbole était une réalité  
Et apportait la Présence qui lui avait donné la vie.  
Savitri voyait tout cela et sentait intérieurement et savait  
Non pas par quelque pensée du mental, mais par le moi.  
Une lumière qui n'est point née du soleil ni de la lune ni du feu  
Une lumière qui demeurait dedans et voyait dedans,  
Versant une visibilité intime  
Rendait le mystère plus révélateur que la parole :  
Notre vue et nos sens sont un regard et un toucher faillibles,  
Seule la vision de l'esprit est pleinement vraie.  
Ainsi Savitri est-elle passée en ce lieu mystérieux  
Traversant des chambres et des chambres,  
Des portes et d'autres portes taillées dans le roc  
Et à mesure, elle se sentait devenir une avec tout ce qu'elle voyait.  
Une identité scellée s'éveillait en elle :  
Elle se savait la Bien-aimée du Suprême,  
Ces Dieux et ces Déesses étaient lui et elle,  
Elle était la Mère de Beauté et de Délice  
Le Verbe dans la vaste embrasse créatrice de Brahma

La Puissance cosmique sur les genoux tout-puissants de Shiva  
Le Maître et la Mère de tout ce qui vit  
Regardant les mondes que leur regard jumelé avait créés,  
Et Krishna et Radha à jamais enlacés dans la félicité,  
L'Adorant et l'Adorée perdus en eux-mêmes et un.  
Dans la dernière chambre, sur une assise d'or  
L'Un siégeait, que nulle vision ne peut décrire,  
On sentait seulement l'inaccessible source du monde,  
Une Puissance dont elle était une coulée de Force,  
Une invisible Beauté, but du désir du monde,  
Un Soleil dont toute connaissance est un rayon,  
Une Grandeur sans laquelle nulle vie ne pouvait être.  
De là, tout partait dans le moi de silence  
Et tout devenait sans forme et pur et nu.  
Puis, par un tunnel creusé dans le dernier roc  
Elle est sortie dans la splendeur d'un immortel soleil.  
Une demeure était là, faite entièrement de flamme et de lumière,  
Alors traversant un mur de feu vivant, sans porte  
Là, subitement, elle a rencontré son âme secrète.

\* \* \*

Un être se tenait là, immortel dans le transitoire,  
Impérissable jouant avec les choses qui passent ;  
Dans ses grands yeux de tranquille félicité  
Que le malheur ni le chagrin ne pouvaient abolir  
L'Infini tournait son regard sur les formes finies :  
Observateur du pas silencieux des heures  
L'Éternité soutenait les actes de la minute  
Et les scènes passagères du jeu de l'Éternel ;  
Dans le mystère du choix de sa volonté  
Dans la Divine Comédie, cette âme était participante,  
Représentante consciente de l'Esprit,  
Déléguée de Dieu dans notre humanité,  
Camarade de l'univers, rayon du Transcendant,  
Elle était venue dans la chambre du corps mortel  
Pour jouer à la balle avec le Temps et les Circonstances.  
Sa joie dans le monde était son mouvement dominant ici,  
La passion du jeu allumait ses yeux :  
Un sourire sur ses lèvres accueillait le bonheur et les chagrins de la terre,  
Un rire était sa réponse au plaisir et à la douleur.  
Elle voyait toutes choses comme une mascarade de la Vérité  
Déguisée dans les costumes de l'Ignorance,

Voyageant par les années vers l'immortalité :  
Elle pouvait tout affronter avec la paix solide de l'esprit.  
Mais parce qu'Elle connaît le labeur du mental et de la vie  
Comme une mère sent et partage la vie de ses enfants,  
Elle émane une petite part d'elle-même,  
Un être pas plus grand que le pouce d'un homme,  
Caché dans la région du cœur  
Pour faire face au tourment et oublier la félicité,  
Pour partager la souffrance et endurer les blessures de la terre  
Et labourer parmi le labeur des étoiles.  
C'est cela en nous qui rit et pleure, subit le coup,  
Exulte dans la victoire, lutte pour la couronne ;  
Identifié avec le mental et le corps et la vie  
Cet être prend sur lui leur angoisse et leur défaite,  
Saigne sous le fouet du Destin et pend sur la croix,  
Et pourtant, il est le moi immortel et sans blessure  
Soutenant l'acteur sur la scène humaine.  
Par lui, la Mère nous envoie sa gloire et ses pouvoirs,  
Pousse vers les hauteurs de la sagesse par les gouffres de la misère ;  
Elle nous donne la force d'accomplir notre tâche quotidienne  
Et la sympathie qui partage le chagrin d'autrui  
Et le peu de force que nous avons pour aider notre espèce  
Nous qui devons remplir notre rôle universel  
Qui se joue jusqu'au bout dans une frêle forme humaine  
Et qui devons porter sur nos épaules ce monde en lutte.  
C'est cela le dieu en nous, menu et défiguré.  
Dans cette humaine parcelle de divinité  
Elle établit la grandeur de l'Âme dans le Temps  
Afin qu'elle s'élève de lumière en lumière, de pouvoir en pouvoir  
Jusqu'à ce qu'elle se tienne debout sur un sommet des cieux, roi.  
Faible de corps, invincible de force en son cœur,  
Elle grimpe en trébuchant, tenue par une invisible main,  
Esprit laborieux dans une forme mortelle.  
Là, dans cette chambre de flamme et de lumière, ils se rencontrèrent ;  
Ils se regardèrent l'un l'autre, se surent eux-mêmes,  
La divinité secrète et sa part humaine  
Le calme immortel et l'âme en lutte.  
Alors, dans un éclair de transformation magique  
Ils se précipitèrent l'un en l'autre et ils furent un.

\* \* \*

Une fois de plus elle était humaine sur le sol terrestre  
Dans la nuit grondante parmi les bois battus de pluie

Dans la chaumière fruste où elle était assise en transe :  
Ce monde subtil s'était retiré profondément dedans  
Derrière le voile ensoleillé de la vision intérieure.  
Mais maintenant le lotus à demi ouvert de son cœur  
Avait fleuri et se montrait au soleil terrestre :  
Dans une image brillait son âme secrète, révélée.  
Il n'y avait pas de mur séparant l'âme et le mental,  
Pas de clôture mystique protégeant des exigences de la vie.  
Dans sa maison de lotus son être profond siégeait  
Comme en concentration sur une assise de marbre  
Appelant la puissante Mère des mondes  
À faire de ce logis terrestre sa maison.  
Dans un éclair de lumière suprême,  
Une image vivante de la Puissance originelle,  
Une face, une forme est descendue dans son cœur  
Et en fit son temple et sa pure demeure.  
Mais quand ses pieds eurent touché cette fleur tremblante,  
Un formidable mouvement a ébranlé l'espace intérieur  
Comme si un monde était secoué et trouvait son âme :  
Sorti de la Nuit de l'Inconscient sans âme et sans mental,  
Un serpent de flamme s'est dressé, délivré du sommeil.  
Il s'est levé en déferlant ses anneaux par vagues et s'est tenu droit,  
Puis, grimant puissamment comme une tempête en route  
Il a touché les centres de Savitri avec sa bouche de flamme :  
Comme un baiser de feu brisant leur sommeil  
Ils fleurissaient et riaient surchargés de lumière et de délice,  
Puis, au sommet du crâne ils se joignirent à l'espace de l'Éternel.  
Dans la fleur du sommet et dans la fleur à la base de la Matière,  
Dans chaque place forte divine et chaque nodule de la Nature  
Ils reliaient le courant mystique qui joint  
Les invisibles sommets aux abîmes jamais vus,  
Les lignes fortifiées qui font notre fragile défense  
Et nous protègent contre cet énorme monde,  
Les contours de notre expression individuelle dans cette Vastitude.  
Une image de la Puissance originelle siégeait là  
Qui portait la face et la forme de la Grande Mère.  
Munie de l'arme et du signe  
Qu'aucun pouvoir occulte, nulle magie ne peut imiter,  
Infiniment diverse et pourtant une, la force gardienne siégeait :  
Un geste sauveur levait son bras  
Et, symbole d'une énergie cosmique native  
Une bête sacrée reposait sous ses pieds,  
Silencieuse comme une masse de force vivante aux yeux de flamme.

Un haut bouleversement céleste a tout saisi :  
Brisant l'aveugle mur muet du noir Inconscient  
Abolissant les cercles de l'Ignorance,  
Les pouvoirs et les divinités éclatèrent en flamboyant au grand jour,  
Chaque partie de l'être, tremblante de délice,  
Était envahie d'une marée de bonheur  
Et voyait la main de la grande Mère dans chaque circonstance  
Et sentait son toucher dans chaque membre et chaque cellule :  
Dans la région du lotus de la tête  
Dont le mental pensant a fait son espace affairé,  
Dans le château fort du lotus au milieu du front  
D'où il lance les flèches de son regard et de sa volonté,  
Dans le passage du lotus de la gorge  
D'où la parole et l'expression mentale s'élèvent  
Et l'impulsion du cœur se jette sur les mots et sur les faits,  
Une heureuse révolution et un fonctionnement nouveau sont venus.  
Les pensées de l'immortel reléguèrent notre vue bornée  
Les pensées de l'immortel supplantaient les idées et les sens falots de la terre ;  
Toutes choses maintenant portaient un sens plus profond et plus divin.  
Une heureuse et claire harmonie faisait voir les traits de leur vérité  
Réajustait l'équilibre et les mesures du monde.  
Chaque forme montrait son dessein occulte, dévoilait  
L'intention de Dieu en elle et pour quoi elle fut créée  
Et les vives couleurs splendides de la pensée de l'artiste divin.  
Comme un canal de la Grande Mère et de son choix  
La volonté de l'immortel prenait sous sa gouverne  
L'aveugle gouvernement égaré de notre vie :  
Ce qui fut une vague république des misères et des nécessités  
Soumise à son vacillant souverain mental,  
La vie, désormais, obéissait à une loi plus divine  
Et chaque acte devenait un acte de Dieu.  
Dans le royaume du lotus du cœur  
L'amour chantait son pur cantique d'hyménée  
Faisant de la vie et du corps les miroirs d'une joie sacrée  
Et toutes les émotions se donnaient à Dieu.  
Dans le large champ impérial du lotus ombilical  
Ses fières ambitions et ses convoitises maîtresses  
Étaient domptées et devenaient l'instrument  
D'un grand et calme règne  
Pour faire un travail de Dieu sur le sol terrestre.  
Dans l'étroitesse et les mesquines régions du centre d'en bas,  
Ses amusements puérils de tous les jours et ses désirs de nain  
Étaient changés en gentils jeux turbulents,

Ébats et gambades des petits dieux avec la vie dans le Temps.  
 Dans cet antre profond où jadis dormait le Serpent  
 Une maîtrise venait sur les gigantesques pouvoirs de la Matière  
 Pour de vastes fins utiles dans le petit espace de la vie ;  
 Une base solide se préparait pour la descente de la puissance des Cieux.  
 Derrière tout régnait son âme, souveraine et immortelle :  
 Rejetant son voile d'ignorance,  
 Alliée des dieux et des êtres et des pouvoirs cosmiques  
 Elle bâtissait l'harmonie de son état humain ;  
 Dans cette énigme du monde de l'Inconscient<sup>1</sup>  
 S'abandonnant entre les mains de la Mère du monde  
 Elle obéissait seulement à son seul ordre suprême.  
 Soutenant tout, une âme secrète derrière  
 Est le maître et le témoin de notre vie ignorante  
 Et accepte l'apparence de la Personne et le rôle de la Nature.  
 Mais une fois que les portes cachées s'ouvrent en deux  
 Le roi voilé sort et prend la Nature par-devant ;  
 Une Lumière descend dans l'Ignorance  
 Son nœud lourd et douloureux lâche son emprise :  
 Le mental devient un instrument maîtrisé  
 Et la vie, une image à la couleur de l'âme.  
 Heureux, tout grandit vers la connaissance et la félicité.  
 Alors une Puissance divine prend la place de la Nature  
 Et meut les impulsions de notre corps et de notre mental ;  
 Maîtresse de nos espoirs et de nos rêves passionnés  
 Despote bien-aimée de nos pensées et de nos actes  
 Elle déverse en nous à flots sa force sans limite,  
 Et dans nos membres mortels, le ravissement et le pouvoir de l'Immortel.  
 Une loi intérieure de beauté façonne notre vie,  
 Nos paroles deviennent le langage naturel de la Vérité,  
 Chaque pensée est une onde sur une mer de Lumière.  
 Alors, péchés et vertus quittent l'arène cosmique,  
 Ils ne se battent plus dans nos cœurs délivrés :  
 Nos actes sonnent à l'unisson du simple bien naturel de Dieu  
 Ou ils servent la loi d'un suprême Bien.  
 Toutes les humeurs mal gracieuses, néfastes et fausses  
 Abandonnent leur poste en violent désarroi  
 Et cachent leur honte dans les ténèbres du subconscient.  
 Alors le mental lance un cri de victoire :  
 "Ô âme, mon âme, nous avons créé les Cieux,  
 Ici au-dedans, nous avons trouvé le royaume de Dieu,

---

1. La Grande Énigme du monde de la Matière et du changement de notre matière.

Bâti sa forteresse dans un monde bruyant et ignorant.  
Notre vie est retranchée entre deux fleuves de Lumière,  
Nous avons transformé l'espace en un golfe de paix  
Et fait du corps un capitole de félicité.  
Quoi d'autre, quoi de plus, si plus doit encore être fait ?”  
Dans le lent processus de l'esprit en évolution  
Dans cette brève période entre une mort et une vie  
Une première étape de perfection est enfin atteinte ;  
Dans la roche et dans la forêt de notre substance naturelle  
Un temple est taillé où les hauts dieux peuvent vivre.  
Même si ce monde de lutte reste au-dehors  
La perfection d'un seul homme peut encore sauver le monde.  
Une nouvelle proximité du ciel est gagnée,  
Une première fiançaille de la Terre et des Cieux,  
Un profond concordat entre la Vérité et la Vie :  
Un camp de dieu est planté dans le temps humain.

FIN DU CHANT CINQ

## CHANT SIX

### Le Nirvâna et la Découverte de l'Absolu négateur de tout

Un calme et lent soleil regardait du haut des cieus tranquilles.  
Les dernières pluies avaient fui par les bois avec leur murmure  
En déroute, moroses, telle une arrière-garde en retraite  
Ou étouffées, sifflantes et bruissantes parmi les feuilles,  
Et le grand enchantement bleu du ciel  
Retrouvait le ravissement profond de son sourire.  
Sa tendre splendeur délivrée des chaleurs battues de tempêtes  
Trouvait place pour savourer des jours doux et chaleureux,  
Le trésor d'or des nuits de lune d'automne  
Venait flotter sur le roulis d'une petite brise féerique.  
Et la vie de Savitri était heureuse et pleine comme celle de la terre ;  
Elle s'était trouvée elle-même, elle savait le but de son être.  
Le royaume du merveilleux changement intérieur  
Restait non dit dans le secret de sa poitrine  
Mais tout ce qui vivait autour sentait le charme de sa magie :  
Les voix bruissantes des arbres le disaient aux vents,  
Les fleurs le babillaient avec leurs couleurs ardentes et une joie inconnue,  
Le tirelire de l'oiseau devenait un cantique,  
Les bêtes oublièrent leur lutte et vivaient à l'aise.  
Absorbés dans la grande communion avec l'invisible  
Les doux ascètes des forêts touchaient  
Une soudaine ampleur dans leur muse solitaire.  
Cette rayonnante perfection du monde intérieur de Savitri  
Se répandait et débordait dans sa scène extérieure  
Rendait belles les mornes choses ordinaires et habituelles  
Et merveilleux les actes, et divin le temps.  
Même les travaux les plus petits et les plus bas  
Devenaient un doux ou heureux et glorieux sacrement,  
Une offrande au moi du grand monde  
Ou un service à l'Un en tout et en chacun.  
Du fond de son être de lumière, une lumière envahissait tous  
La danse du battement de son cœur communiquait la félicité,  
Le bonheur devenait plus heureux partagé avec elle, par son toucher  
Et quand elle s'approchait, le chagrin trouvait une consolation.  
Sur la tête chérie de Satyavane  
Elle ne voyait plus maintenant l'œil noir et mortel du Destin :  
Un cercle d'or autour d'un soleil mystique

Révélaît à sa vue nouvelle divinatrice  
La rondeur cyclique d'une vie souveraine.  
Dans ses visions et ses rêves véridiques, telle une gravure en profondeur,  
En de brefs renverses du lourd écran de l'avenir,  
Satyavane n'était pas frappé par un douloureux décret,  
Victime dans l'ancre ténébreux de la mort  
Ou emporté loin d'elle vers des régions bienheureuses  
Oubliant la douceur du chaud délice de la terre,  
Oubliant l'unité passionnée de l'embrasse de l'amour,  
Aboli dans l'extase ravie de l'immortel.  
Toujours il était avec elle, âme vivante  
Retrouvant ses yeux avec des yeux amoureux tout là,  
Un corps vivant près de la joie de son corps.  
Mais maintenant, ce n'était plus seulement dans ces grands bois sauvages  
En compagnie des jours de l'oiseau et de la bête  
Au niveau nu de la poitrine brune de la terre,  
Mais au milieu des hautes maisons de la vie des hommes pensants  
Dans les salles tapissées et sur des sols de cristal  
Dans les villes fortifiées ou les allées jardinées des promenades,  
Et même à distance il était plus proche que ses pensées  
Corps contre corps, âme contre âme,  
Bougeant comme par un même souffle et une même volonté,  
Liés dans une seule et même ronde de leurs jours  
Ensemble dans l'invisible atmosphère de l'amour,  
Inséparables comme la terre et le ciel.  
Ainsi pendant un temps a-t-elle suivi le Sentier d'Or ;  
C'était le soleil avant la Nuit abyssale.

\*

Un jour, tandis qu'elle était assise dans sa profonde songerie heureuse  
Palpitante encore de la puissante embrasse de son amant,  
Et faisait de sa joie un pont entre la terre et les cieux,  
Un abîme a soudain béé sous son cœur.  
Une immense peur sans nom tirait ses nerfs  
Comme une bête sauvage tire sa proie à demi déchirée ;  
Cela ne semblait bondir d'aucune tanière :  
Cela ne venait pas d'elle, mais cela cachait son invisible cause.  
Puis s'est précipitée violemment l'immense et redoutable Source.  
Une Terreur sans forme aux ailes sans fin, sans corps  
Emplissant l'univers de son dangereux souffle ;  
Une noirceur plus dense que même la Nuit ne pourrait supporter  
Enveloppait les cieux et possédait la terre.

Une vague déferlante de mort silencieuse est venue  
Encerclant les bords lointains du globe frémissant  
Effaçant les cieux sous son énorme ruée,  
Elle voulait éteindre et étouffer l'air sous son angoisse  
Et en finir de cette fable de la joie de la vie.  
Elle semblait proscrire l'être même de Savitri  
Abolissant tout ce qui faisait vivre sa nature  
S'appliquant à détruire son corps et son âme,  
Telle une serre de quelque Invisible pressenti,  
Un océan de terreur et de force souveraine  
Une personne et une Infinitude noire.  
Elle semblait crier à Savitri, sans pensée, sans mot  
Le message de sa noire éternité  
Et l'horrible sens de son silence :  
Surgie de quelque monstrueuse immensité lugubre,  
Sortie d'une profondeur abyssale de chagrin et de peur,  
Imaginée par quelque aveugle moi inexorable,  
Une conscience d'être sans sa joie  
Vide de pensée, incapable de félicité  
Qui sentait la nullité de la vie et ne trouvait nulle part une âme,  
Une voix qui parlait à l'angoisse muette du cœur  
Et communiquait la sensation nue des mots non-dits :  
Dans ses propres profondeurs Savitri entendait la pensée inexprimée  
Qui rendait irréel le monde et tout ce que signifiait la vie.  
"Qui donc es-tu pour réclamer la couronne de ta naissance spéciale,  
Quelle illusion de la réalité de ton âme  
Et de ta divinité personnelle sur un globe ignorant  
Dans le corps animal d'un homme imparfait ?  
N'espère point être heureuse dans un monde de douleur  
Et ne rêve point, écoutant le Verbe jamais prononcé,  
Éblouie par le Rayon inexprimable,  
De transcender le royaume muet du Supraconscient  
Pour donner un corps à l'inconnaissable,  
Ou ratifier les délices de ton cœur  
Et poser un fardeau de bonheur sur l'immobile Suprême silencieux  
Profanant sa sainteté nue et sans forme,  
Ou d'appeler le Divin dans ta chambre  
Et t'asseoir avec Dieu pour qu'il goûte une joie humaine.  
J'ai créé tout, je dévore tout ;  
Je suis la Mort et la terrible Mère sombre de la vie,  
Je suis Kâli, noire et nue dans le monde,  
Je suis Mâyâ, et l'univers est ma duperie.  
Mon souffle dévaste le bonheur humain,

Je tue la volonté de vivre, la joie d'être  
Afin que tout passe et retourne au rien  
Et que seul reste l'éternel et absolu.  
Car seul l'Éternel vide peut être vrai.  
Tout le reste est une ombre et un reflet dans les lunettes brillantes du Mental,  
Ce Mental, ce miroir creux dans lequel l'Ignorance voit  
Une splendide image de son propre Moi faux  
Et rêve qu'il voit un glorieux monde solide.  
Ô âme, inventrice des pensées et des espoirs de l'homme,  
Toi-même invention du flux d'un moment,  
Centre de l'illusion ou point culminant évasif,  
Connais-toi toi-même enfin, et cesse ta vaine existence.”  
Telle une ombre de l'Absolu négateur,  
Les ténèbres intolérantes fluaient et refluaient en elle  
Montaient et descendaient avec la formidable Voix.  
Derrière elle, restait dévasté le monde intérieur de Savitri :  
Un silence désert pesait sur son cœur,  
Son royaume de délice n'était plus là ;  
Seule son âme restait, vidée de sa scène  
Attendant la Volonté éternelle inconnue.  
Alors une Voix plus grande est descendue des hauteurs,  
Le Mot qui touche le cœur et trouve l'âme,  
La voix de Lumière après la voix de la Nuit :  
Le cri de l'Abîme tirait la réponse des Cieux,  
La puissance de la tempête, chassée par la puissance du Soleil.  
“Ô Âme, ne dévoile point ton royaume à l'ennemi,  
Consens à cacher ta royauté de délice  
De peur que le Temps et le Destin ne trouvent leurs entrées  
Et frappent à ta porte d'un coup de tonnerre.  
Cache tant que tu le peux le trésor de ton moi spécial  
Derrière le lumineux rempart de tes profondeurs  
Jusqu'à ce qu'il se joigne à un empire plus vaste.  
Ce n'est pas pour ton moi seulement que le moi est acquis  
Ne reste pas satisfaite d'un seul royaume conquis ;  
Aventure tout pour que le monde entier soit à toi,  
Applique ta force à pénétrer des royaumes plus grands.  
Ne crains point d'être rien pour que tu puisses être tout ;  
Consens au vide du Suprême  
Pour que tout en toi touche son absolu.  
Accepte d'être petite et humaine sur la terre  
Et de suspendre ta divinité naissante  
Pour que l'homme puisse trouver son moi total en Dieu.  
Si c'était seulement pour toi-même que tu étais venue,

Immortel esprit dans le monde mortel,  
Pour fonder ton lumineux royaume dans les ténèbres de Dieu,  
Unique étoile brillante dans le royaume de l'Inconscient  
Unique porte ouverte sur la lumière dans l'Ignorance,  
Quel besoin avais-tu de venir vraiment ?  
Tu es descendue dans un monde de lutte  
Pour aider une race aveugle et mortelle et souffrante  
À ouvrir à la Lumière des yeux qui ne peuvent pas voir  
Pour faire descendre la félicité dans ce cœur de chagrin,  
Pour faire de ta vie un pont entre la terre et les cieux ;  
Si tu veux sauver cet univers de peine et de labeur,  
Sens que la vaste souffrance universelle est tienne :  
Tu dois porter la douleur que tu voudrais guérir ;  
Le porteur du jour doit marcher dans la nuit la plus noire.  
Celui qui veut sauver le monde doit partager son mal.  
S'il ne connaît pas le chagrin, comment trouverait-il le remède ?  
S'il marche loin au-dessus de la tête des mortels  
Comment le mortel toucherait-il ce trop haut chemin ?  
S'ils voient l'un d'entre eux gravir la cime des cieux  
Les hommes peuvent espérer apprendre cette escalade de titan.  
Dieu doit naître sur la terre et être tel que l'homme  
Pour que l'homme humain puisse grandir tel que Dieu.  
Celui qui veut sauver le monde doit être un avec le monde,  
Contenir toutes les créatures souffrantes dans l'espace de son cœur  
Et porter le chagrin et la joie de tout ce qui vit.  
Son âme doit être plus large que l'univers  
Et sentir l'éternité comme sa substance même,  
Rejetant la personnalité du moment  
Il doit se savoir plus vieux que la naissance du Temps  
Et la création comme un incident dans sa conscience,  
Arcturus et Belphégor, des grains de feu  
Gravitant dans un coin de son moi sans borne,  
La destruction du monde, telle une petite tempête transitoire  
Dans la calme infinitude qu'il est devenu.  
Si tu veux desserrer un peu la vaste chaîne,  
Retire-toi du monde que l'Idée a créé  
Cette sélection que ton mental a tirée de l'Infini  
Cette explication spacieuse de tes sens sur la danse de l'infinitésimal,  
Alors tu sauras comment est venue la grande servitude.  
Bannis de toi toute pensée et sois le vide de Dieu.  
Alors tu découvriras l'inconnaissable  
Et le Supraconscient deviendra conscient sur tes sommets :  
La vision de l'Infini percera à travers ton regard

Tu verras dans les yeux de l'Inconnu ;  
Trouve la Vérité cachée dans les choses que tu vois nulles et fausses,  
Derrière les choses connues découvre les arrières du Mystère.  
Tu seras une avec la réalité nue de Dieu  
Une avec le monde miraculeux qu'il est devenu  
Et le miracle plus divin encore à devenir  
Quand la Nature maintenant inconsciente de Dieu  
Deviendra transparente à la lumière de l'Éternel  
Sa vision devenue Sa vision, sa marche devenue les pas de Son pouvoir  
Et la vie remplie de la joie spirituelle  
Et la Matière sera l'épouse consentante de l'Esprit.  
Accepte d'être rien et personne,  
Dissous l'œuvre du Temps  
Dépouille ton mental, retire-toi des formes et des noms.  
Annule-toi toi-même pour que Dieu seulement puisse être.”

\* \* \*

Ainsi parla la Voix puissante qui exalta,  
Et Savitri entendit,  
Méditative, elle baissa la tête  
Plongeant son regard profond en elle-même  
Dans son âme secrète dans le silence de la Nuit.  
Lointaine et en retrait, détachée et calme  
Témoin du drame d'elle-même  
Étudiant sa propre scène intérieure,  
Elle observait la passion et le labeur de la vie  
Elle entendait dans les grandes artères grouillantes du mental  
Le va-et-vient continu et le passage de ses propres pensées.  
Elle laissait monter tout ce qui voulait remuer,  
N'appelant rien, n'imposant rien, n'interdisant rien  
Elle abandonnait tout au processus formé par le temps  
Et à la libre initiative de la volonté de la Nature.  
Suivant ainsi la complexité du théâtre humain  
Elle entendait la voix du souffleur derrière les scènes,  
Percevait le montage du libretto originel  
Et le thème d'orgue de la Force compositrice.  
Elle était le spectateur de tout ce qui jaillit des profondeurs de l'homme,  
Les instincts de l'animal qui rôde parmi les arbres de la vie,  
Les impulsions qui murmurent au cœur  
Et la course fulgurante de la passion qui balaye les nerfs ;  
Elle voyait les Forces qui braquent les yeux du fond de l'Abîme  
Et la Lumière sans paroles qui libère l'âme.

Mais surtout, le regard de Savitri poursuivait la naissance de la pensée.  
 Affranchie des vues du mental superficiel  
 Elle s'est arrêtée, non pas pour examiner l'affaire officielle  
 Les formes issues du bureau cérébral  
 Sa factorerie de sons de pensée et de mots sans son  
 Et son magasin de voix intérieures inentendues par les hommes,  
 Sa fabrique de monnaie et son Trésor de pièces brillantes.  
 C'étaient là seulement des jetons dans le tripot de symboles du mental,  
 Un disque de gramophone, la reproduction d'un film,  
 Un répertoire de signes, un message chiffré et un code.  
 Dans notre corps subtil invisible naît la pensée  
 Ou bien elle entre là du champ cosmique.  
 Souvent une pensée nue sortait de l'âme de Savitri  
 Lumineuse avec des lèvres de mystère et des yeux merveilleux ;  
 Ou de son cœur, une face brûlante émergeait  
 Et cherchait la vie, l'amour, la vérité ardente,  
 Aspirait aux cieux ou embrassait le monde  
 Ou menait la fantaisie comme une lune fugace  
 À travers le morne ciel des jours ordinaires de l'homme  
 Parmi les douteuses certitudes du savoir terrestre,  
 Donnait forme à la beauté céleste de la foi  
 Comme une seule rose vivante dans un vase doré  
 Se rit d'une imitation de fleurs dans une chambre malpropre.  
 Un thaumaturge siégeait dans les profondeurs de son cœur,  
 Obligeait le pas en avant, le regard montant  
 Jusqu'à ce que l'émerveillement bondisse dans la poitrine illuminée  
 Et la vie s'emplisse d'un miracle d'espoir transfigurateur.  
 Une Volonté voyante méditait au milieu du front,  
 Les pensées, Anges étincelants, attendaient derrière le cerveau  
 En armure radieuse, les mains jointes en prière,  
 Et déversaient les rayons des cieux dans une forme terrestre.  
 Les imaginations montaient comme des flammes de sa poitrine,  
 Une beauté d'un autre monde, des notes d'une joie sans pareil  
 Et des plans miraculeux, des rêves enchantés :  
 Autour de son lotus ombilical<sup>1</sup> comme de constellations voisines

---

1. Selon la connaissance ancienne de l'Inde, les divers centres de conscience dans notre corps (ou chakras) sont représentés par des lotus de couleurs différentes portant un nombre de pétales différent, chacun accompagné d'un son essentiel (ou mantra) et correspondant à un élément particulier. Ces centres ont des prolongements cosmiques et sont le relais ou le récepteur de forces et de pouvoirs cosmiques. Selon la connaissance générale, il y a sept centres ou lotus.

1. Le plus haut se situe au-dessus de la tête, c'est le "lotus aux mille pétales" de couleur bleue entourée d'or, il commande le mental illuminé, l'intuition et les régions au-dessus, il est dans le "vide"

Coulaient en elle les vastes sensations d'une multitude de mondes  
 Qui transportaient les mouvements symphoniques silencieux  
 De l'Idée pas encore formée,  
 Puis envahissaient les pistils sensitifs de la gorge  
 Et apportaient leurs résonances muettes, inexprimées  
 Pour allumer les images d'une parole céleste.  
 Plus bas, les désirs formaient leurs souhaits sans mot,  
 Alors les soifs de douceur et de joie physiques  
 Traduisaient dans les accents d'un cri  
 Leur étreinte d'un objet et leur embrasse des âmes.  
 Les pensées de son corps montaient par ses membres conscients  
 Et portaient leur aspiration à la couronne mystique  
 Là où les murmures de la Nature rencontrent l'ineffable.  
 Mais pour le mortel emprisonné dans le mental extérieur,  
 Toutes les pensées et murmures doivent montrer leur passeport à la porte ;  
 Déguisés, ils doivent arborer le chapeau et le masque officiel  
 Ou se faire passer pour une manufacture du cerveau ;  
 Leur vérité secrète est inconnue, et leur source cachée.  
 Au mental intérieur seulement, ils parlent directement  
 Revêtent un corps et prennent une voix ;  
 Leur passage est vu, leur message entendu et connu,  
 Leur lieu de naissance et leur marque natale révélés ;  
 Ils sont attestés par une vision immortelle,  
 Les messagers de notre nature sont reconnus par l'âme témoin.  
 Inscrutables, dissimulées aux sens mortels  
 Les chambres intérieures de la maison de l'esprit

---

apparent. C'est la résidence de Bhagavati, la Mère des trois mondes.

2. Le deuxième se situe au milieu du front, de couleur blanche, il gouverne le mental dynamique, la volonté, la vision et les facultés mentales.

3. Se situe dans la gorge, de couleur grise, il gouverne l'expression des mouvements du mental, il correspond à l'élément Éther.

4. Se situe dans le cœur, de couleur rose-doré, et anime les émotions supérieures, soutenu par l'âme profonde derrière, il correspond à l'élément Air.

5. Se situe au niveau du nombril, de couleur violette, il commande les vastes forces de vie, les passions, les larges désirs, il correspond à l'élément Feu.

6. Se situe au-dessous du nombril et plus haut que le sexe, de couleur rouge-violet foncé, il commande les petites forces de la vie, cupidité, avidité, désirs, il correspond à l'élément Eau.

7. Se situe à la base de la colonne vertébrale, il gouverne la conscience physique, le subconscient, les parties matérielles de la nature, c'est le support de toutes les fonctions physiques, il est de couleur rouge avec quatre pétales et correspond à l'élément Terre. C'est de là que partent et montent jusqu'au deuxième lotus (du front) "trois cents cinquante mille" nadis ou nerfs conducteurs de la conscience corporelle.

Une connaissance plus approfondie, comme celle de Mère et de Sri Aurobindo connaît cinq centres en plus, donc douze au total : deux au-dessous des pieds qui correspondent aux abîmes de l'Inconscient, et trois au-dessus de la tête correspondent à plusieurs degrés du Supraconscient.

Dévoilaient à Savitri leurs arrivants et leurs habitants :  
Les yeux regardaient par des lézardes dans l'invisible mur  
Et par le mystère des portes dérobées de l'au-delà  
Arrivaient dans la petite chambre frontale du mental  
Des pensées qui élargissaient notre horizon humain limité,  
Soulevaient le flambeau de l'idéal à demi étouffé ou enlisé  
Ou scrutaient l'infini à travers le fini.  
Une vue s'ouvrait sur l'invisible  
Et percevait des formes que les yeux mortels ne voient pas  
Des sons que l'écoute mortelle ne peut pas entendre  
La délicieuse douceur d'un toucher intangible ;  
Les matérialités qui, pour nous, sont de l'air vide  
Là, sont la substance de l'expérience quotidienne  
Et la nourriture ordinaire des sens et de la pensée.  
Les êtres des royaumes subtils se montraient  
Et des scènes cachées derrière notre scène terrestre ;  
Elle voyait la vie de continents éloignés  
Et les distances n'étouffaient pas les voix lointaines ;  
Elle sentait les impulsions qui traversent des cerveaux inconnus,  
Les événements du passé se présentaient devant ses yeux.  
Les pensées du grand monde faisaient partie de ses propres pensées,  
Les sentiments à jamais enfouis et jamais partagés,  
Les idées qui n'avaient jamais trouvé à s'exprimer,  
Les suggestions incohérentes du subconscient voilé  
Mettaient à nu leur étrange et profonde intention tortueuse,  
Le bizarre secret de leurs murmures mécontents  
Leurs liens avec une réalité sous-jacente.  
L'invisible devenait visible et audible,  
Des pensées bondissaient d'un monde Supraconscient  
Comme les aigles s'abattent d'un invisible pic,  
D'autres pensées luisaient du fond des profondeurs subliminales masquées  
Comme les poissons d'or d'une mer cachée.  
Ce monde est une vaste totalité sans brisure,  
Une solidarité profonde relie ses forces contraires.  
Les sommets de Dieu plongent sur les Abysses muets.  
Ainsi, l'homme qui a évolué jusqu'aux cimes les plus divines  
Converse-t-il encore avec l'animal et le Djinn ;  
La divinité humaine qui contemple les étoiles  
Vit encore dans la même maison que la bête primitive.  
Le haut rencontre le bas, tout est un plan unique.  
Ainsi Savitri voyait-elle les innombrables naissances de la pensée  
Si naissance se peut de ce qui est éternel ;  
Car les pouvoirs de l'Éternel sont tels que lui-même,

Sans temps dans le Sans-fin, à jamais nés dans le Temps.  
Elle vit aussi ceci : tout, dans le mental extérieur,  
Est fabriqué, emprunté, un produit périssable  
Forgé par la force terrestre dans l'usine du corps.  
Ce mental est une petite machine dynamique  
Qui produit sans trêve avec les matériaux bruts du monde extérieur  
Des motifs tracés par un Dieu artiste,  
Jusqu'à ce qu'elle s'use et casse.  
Souvent nos pensées sont des produits cosmiques complets  
Reçus par la porte d'un bureau silencieux  
Et passés par les galeries subconscientes,  
Puis lancés sur le marché du Temps comme une confection privée.  
Parce que maintenant ils portent la marque d'une personne vivante :  
Un tour de passe-passe, un coloris spécial les fait passer pour sien.  
Tout le reste est l'art de la Nature, et cela aussi.  
Nos tâches nous sont données, nous sommes seulement des instruments,  
Rien de ce que nous créons n'est entièrement à nous ;  
Le Pouvoir qui agit en nous n'est pas notre force.  
Le génie aussi reçoit de quelque haute source  
Dissimulée dans une sublime cachette  
L'œuvre qui lui donnera un nom immortel.  
Le mot, la forme, le charme, la gloire et la grâce  
Sont des étincelles envoyées par un formidable Feu ;  
Un échantillon du laboratoire de Dieu  
Dont il tient le droit d'auteur sur la terre  
Vient à lui enveloppé dans une couverture d'or ;  
Il attend la sonnette du postier de l'Inspiration à la porte,  
Prend livraison du cadeau inestimable,  
Un peu abîmé par le mental récepteur,  
Ou mélangé avec les fabrications de son cerveau :  
Moins c'est défiguré, plus c'est divin.  
Bien que son ego réclame le monde à son service,  
L'homme est une dynamo du travail cosmique ;  
La Nature fait la plus grande part en lui, et Dieu le haut reste :  
Seule est à lui l'acceptation de son âme.  
Cet indépendant, qui jadis fut un suprême pouvoir  
Né librement avant que l'univers ne fut créé,  
Acceptant le cosmos, se lie lui-même serf de la Nature  
Jusqu'à ce qu'il devienne son homme libéré – ou l'esclave de Dieu.  
Telle est l'apparence de notre façade mortelle,  
La haute vérité de notre être attend derrière :  
Notre conscience est cosmique et immense,  
Mais d'abord, il faut briser le mur de la Matière

Alors seulement nous pouvons tenir debout dans cette immensité spirituelle  
Et vivre en maîtres de notre monde ;  
Même le mental est seulement une voie, et le corps un outil.  
Car au-dessus de la naissance du corps et de la pensée,  
La vérité de notre esprit vit dans le moi nu  
Et de cette hauteur, sans liens, survole le monde.  
Hors du mental, Savitri est montée pour échapper à cette loi  
Et le laisser dormir dans quelque ombre profonde du moi  
Ou tomber silencieux dans le silence de l’Au-delà.  
Haut, elle est arrivée, debout et libre de la Nature  
De loin au-dessus elle voyait la vie de la création,  
Et de là, Savitri a abdiqué sa souveraine volonté sur tout  
Pour l’offrir au calme de Dieu hors du temps :  
Alors tout est devenu tranquille dans les étendues de son être,  
Parfois seulement de petites pensées montaient et retombaient  
Comme de légères vagues sur une mer silencieuse  
Ou comme des ondulations qui passent sur un étang solitaire  
Quand une pierre perdue dérange son repos rêveur.  
Mais l’usine mentale avait cessé son travail,  
Nul son ne venait du vrombissement de la dynamo  
Nul appel des champs immobiles de la vie.  
Puis, même ces remous ne montaient plus en elle,  
Son mental maintenant ressemblait à une vaste chambre vide  
Ou à un paysage paisible sans un son.  
Tel est ce que les hommes appellent quiétude et prisent comme la paix.  
Mais pour sa vue plus profonde, tout restait encore là  
Bouillonnant comme un chaos sous un couvercle ;  
Sentiments et pensées criaient pour avoir la parole et agir  
Mais ne trouvaient aucune réponse dans le cerveau réduit au silence :  
Tout était étouffé, mais rien n’était encore effacé,  
À n’importe quel moment l’explosion pouvait venir.  
Puis cela aussi s’est arrêté, le corps était comme une pierre.  
Désormais tout était une vaste vacuité puissante  
Mais encore exclu du calme de l’éternité,  
Car, encore, le repos de l’Absolu était loin  
Loin, l’océan de silence de l’Infini.  
Même maintenant quelques pensées pouvaient traverser sa solitude :  
Elles ne surgissaient pas des profondeurs ni du dedans  
Remontées du sans-forme pour chercher une forme,  
Elles ne disaient pas les besoins du corps ni l’appel du mental.  
Elles semblaient sans naissance ni faites dans le Temps humain,  
Enfants de la nature cosmique d’un monde extra-terrestre,  
Des formes de l’Idée toutes armées de mots

Postées là comme les voyageurs d'un autre espace.  
Elles semblaient sortir d'un firmament lointain  
Comme de grand-voiles blanches portées par de vastes ailes,  
Mais elles avaient un accès facile à l'oreille intérieure  
Comme si elles utilisaient un droit naturel privilégié  
Pour les hautes entrées royales de l'âme.  
Malgré tout, leur chemin restait profondément caché dans la lumière.  
Puis, cherchant à savoir d'où venaient ces intrus  
Savitri vit une immensité spirituelle  
Imprégnant et enveloppant l'espace du monde  
Comme l'éther emplît tangiblement notre air transparent,  
Et tranquillement, à travers lui, faisait voile une pensée.  
Aussi doucement que glisse un navire qui arrive à son port  
Ignorant les embargo et les blocus  
Sûr de son entrée et du sceau de son visa,  
La pensée arrivait à la silencieuse cité du cerveau  
Vers son quai habituel attendu,  
Mais là, elle rencontrait le barrage d'une volonté, le coup d'une Force  
Et sombrait, évanouie dans l'immensité.  
Après un long arrêt vide, une autre pensée apparaissait  
Et d'autres, une par une, émergeaient soudain,  
Venues de l'au-delà, visiteuses inattendues du Mental  
Comme de lointaines voiles sur une mer déserte.  
Mais bientôt ce commerce s'arrêtait,  
Nulle voile ne touchait plus la côte du mental.  
Alors tout est devenu tranquille, rien ne bougeait plus :  
Immobile, plongé en lui-même, éternel, solitaire,  
Un esprit silencieux emplissait le silence de l'Espace.  
Dans cette immobilité absolue, formidable et nue,  
Transparaissait la négation totale d'un Vide suprême  
Qui affirmait son Nihil mystique et son droit souverain  
D'annuler la Nature et de nier l'âme.  
Même les sens nus du moi devenaient pâles et ténus :  
Impersonnelle, sans signe, sans trait, vide de formes  
Une pure conscience déserte avait pris la place du mental.  
L'esprit de Savitri semblait la substance d'un mot,  
Le monde, un symbole pictural tracé sur le moi :  
Un rêve d'images, un rêve de sons  
Bâtissait une semblance d'univers  
Ou prêtait à l'esprit l'apparence d'un monde.  
C'était une vision créée par soi-même :  
Dans ce silence intolérant, aucune notion  
Aucun concept ne pouvait prendre forme,

Nul sens n'était là pour encadrer l'image des choses.  
Il n'y avait là qu'un pur spectacle de soi-même,  
Nulle pensée ne surgissait.  
Les émotions dormaient profondément dans le cœur immobile  
Ou restaient enterrées dans un cimetière de paix :  
Tous les sentiments semblaient en repos, calmes ou morts,  
Comme si les cordes du cœur, arrachées, ne fonctionnaient plus  
Et la joie ni le chagrin ne pouvaient plus jamais revivre.  
Le cœur continuait de battre d'un rythme inconscient  
Mais nulle réponse ne sortait de lui et nul cri.  
Vaine était la provocation des événements ;  
Rien ne répondait dedans au toucher du dehors  
Aucun nerf ne remuait, aucune réaction ne montait.  
Et pourtant le corps de Savitri voyait encore et se mouvait et parlait ;  
Il comprenait sans l'aide d'une pensée  
Il disait ce qui était nécessaire de dire  
Il faisait ce qui était nécessaire de faire.  
Il n'y avait personne derrière l'acte,  
Aucun mental ne choisissait ni ne passait le mot juste,  
Tout opérait comme une machine exacte et sans erreur.  
La mécanique continuait sa vieille ronde habituelle  
Comme poussée par une vieille force inépuisée  
Et faisait le travail pour lequel elle avait été faite :  
La conscience de Savitri était spectatrice et ne prenait aucune part ;  
Elle soutenait tout, rien en elle ne participait.  
Il n'y avait aucune volonté forte initiatrice :  
Une incohérence traversait un vide immuable  
Et se glissait furtivement dans une suite de hasards voisins.  
Une pure perception était le seul pouvoir  
Qui restait derrière l'acte et la vue de Savitri.  
Si cela se retirait, tout objet disparaîtrait,  
Son univers privé cesserait d'être,  
Cette maison qu'elle avait construite avec les briques de la pensée et des sens  
Au commencement, après la naissance de l'Espace.  
Cette vue était identique avec la chose vue ;  
Elle savait sans connaissance tout ce qui pouvait être connu,  
Elle voyait impartialement le monde passer,  
Mais d'un même suprême regard impassible  
Elle voyait aussi son irréalité insondable.  
Cette vue suivait l'image du jeu cosmique  
Mais la pensée et la vie intérieure dans les formes semblaient mortes  
Abolies par l'écroulement de sa propre pensée :  
Seule persistait encore une coquille creuse physique.

Tout semblait une ombre brillante de soi-même,  
Un film cosmique de scènes et d'images :  
La masse durable des montagnes et leurs contours  
Étaient un dessin tracé sur un mental silencieux  
Et retenu dans une fausse solidité tremblotante  
Par les battements continus d'une vue imaginaire.  
La forêt et ses vertes multitudes  
Habillait d'un semblant de teintes un vague Espace vide,  
Les couleurs d'une peinture cachaient une surface nulle  
Qui scintillait au bord de la dissolution ;  
Le bleu du ciel, illusion des yeux,  
Toiturait dans le mental l'illusion d'un monde.  
Les hommes qui marchaient sous des cieux irréels  
Semblaient des pantins mobiles taillés dans du carton  
Et poussés à travers le sol par d'invisibles mains  
Ou des dessins animés collés sur un film de Fantaisie :  
Il n'y avait pas d'âme dedans, pas de force de vie.  
Les vibrations du cerveau, qui apparaissent comme de la pensée,  
La brève réaction des nerfs au choc de chaque contact,  
Les tressaillements du cœur sentis comme joie et chagrin et amour  
Étaient des contractions du corps, leur semblance de moi ;  
Ce corps forgé par les atomes et formé de gaz  
Était un mensonge confectionné par la fabrique de Mâyâ,  
Sa vie, un rêve vu par le Vide qui dort.  
Les animaux solitaires ou en troupeau dans les clairières  
S'enfuyaient comme une vision fugitive de grâce et de beauté  
Imaginée par quelque Œil créateur de tout.  
Et pourtant, quelque chose était là, derrière les scènes évanescences ;  
N'importe où elle se tourne, quoi qu'elle regarde,  
C'était perçu, et pourtant caché au mental et à la vue.  
L'Unique et seul réel avait fermé sa porte à l'Espace  
Et restait en dehors de l'idée de Temps.  
Sa vérité s'évadait des formes, des lignes et des couleurs.  
Tout le reste devenait insubstantiel, automatiquement annulé,  
Cela seul semblait perpétuel et vrai,  
Et pourtant cela ne demeurait nulle part, c'était en dehors des heures.  
Cela seul pouvait justifier tout ce labeur de vision  
Mais la vue ne pouvait pas lui définir une forme ;  
Cela seul pouvait apaiser l'oreille insatisfaite  
Mais l'écoute écoutait en vain un son manquant ;  
Cela ne répondait pas aux sens, ne visitait pas le Mental.  
Cela la rencontrait comme une voix inaudible, jamais saisie,  
Qui parle du haut de l'inconnaissable à jamais.

Cela la rencontrait comme un point omniprésent  
Pur de dimension, invisible, jamais fixé ;  
L'unique unité de son battement multiplié  
Accentuait sa seule éternité.  
Cela était devant elle comme l'immensité de quelque vaste Néant,  
Un Non sans fin à tout ce qui semblait être,  
Un Oui sans fin aux choses à jamais inconçues  
Et à tout ce qui n'est jamais imaginé et jamais pensé,  
Un éternel zéro, ou quoi que ce soit jamais additionné,  
Un Infini sans espace et sans lieu.  
Et pourtant l'éternité et l'infinité semblaient seulement des mots  
Futilement apposés par l'incompétence du mental  
Sur sa prodigieuse réalité déserte.  
Le monde est seulement un éclat d'étincelle de sa lumière,  
Tous les instants rayonnent de cet à jamais Sans-Temps  
Tous les objets miroitent de ce Sans-corps  
Et disparaissent du Mental sitôt que Cela est vu.  
Cela tenait comme un bouclier devant sa face  
Une conscience qui voyait sans voyant  
Une Vérité où la connaissance n'est pas, ni le connaisseur ni le connu,  
Un Amour amoureux de son propre délice  
Où l'Amant n'est point ni le Bien-aimé  
Pour introduire dans le Vaste leur passion personnelle,  
Une Force omnipotente dans la quiétude,  
Une Félicité que nul ne peut jamais espérer goûter.  
Cela rendait nulle la convaincante duperie du moi :  
Une vérité dans le rien était sa puissante piste.  
Si toute l'existence pouvait renoncer à être  
Et l'Être prendre refuge dans les bras du Non-être  
Et le Non-être pouvait rayer son zéro rond,  
Quelque lueur de cette Réalité pourrait apparaître.  
Une libération sans forme est tombée sur Savitri.  
Jadis vivante dans un sépulcre de cerveau et de chair  
Elle est ressuscitée du corps, du mental et de la vie ;  
Elle n'était plus une Personne dans un monde,  
Elle s'était évadée dans l'Infini.  
Ce qui, jadis, fut elle-même avait disparu,  
Il n'y avait plus de cadre des choses, plus d'image d'âme.  
Réfugiée du domaine des sens,  
Échappée de la nécessité de penser,  
Délivrée de la Connaissance et de l'Ignorance  
Et sauvée du vrai et du non vrai,  
Elle partageait la haute retraite du Supraconscient

Au-delà du Verbe né de lui-même, au-delà de l'Idée nue,  
 La première base solide de la conscience pure ;  
 Il n'y avait pas d'êtres là, l'existence n'avait pas lieu,  
 Il n'y avait rien pour être tenté de la joie d'être.  
 Indiciblement effacée, personne et nulle  
 Vestige évanescant comme une trace violette,  
 Vague histoire d'un moi maintenant passé,  
 Elle était un point dans l'inconnaissable.  
 Seule restait maintenant quelque ultime annulation,  
 Vague seuil indéfinissable de l'annihilation :  
 Une mémoire d'être restait encore là  
 Et la gardait séparée du rien,  
 Elle était dans Cela mais pas encore devenue Cela.  
 Cette ombre d'elle-même si proche du néant  
 Pourrait être de nouveau le point d'appui d'un moi pour vivre,  
 Revenir de l'inconcevable  
 Et être ce que quelque vaste mystérieux pourrait choisir.  
 Ainsi que le décréterait l'inconnaissable,  
 Elle pourrait être nulle, ou nouvellement devenir le Tout,  
 Ou, si le tout-puissant Nihil prenait une forme,  
 Émerger en quelqu'un et libérer le monde.  
 Ou même, elle pourrait apprendre ce que gardait le zéro mystique :  
 Cet apparent exit ou fin finale de tout  
 Pourrait être un aveugle passage ténébreux masqué à nos yeux,  
 Et l'état de Savitri une coquille qui éclipse un soleil obscurci<sup>1</sup>  
 Secrètement en route vers l'ineffable.  
 Même maintenant, l'être splendide de Savitri pourrait flamber de retour,  
 Sortir du silence et de la nullité,  
 Parcelle rayonnante du Tout-Merveilleux,  
 Force d'un Absolu affirmateur de tout,  
 Miroir resplendissant de l'éternelle Vérité,

---

1. Sri Aurobindo fait allusion ici à l'ultime solution supramentale. Ce passage ténébreux... Il y a quelque sept ou dix mille ans, les Rishis védiques, dans leur recherche de la réalité de l'homme et de cette espèce provisoire, avaient découvert l'existence d'un autre Soleil caché, ou éclipsé, au fond de la Matière – ils l'appelaient Martanda : le Soleil noir ou le Soleil dans l'obscurité, "le soleil perdu" et enfoui dans les cavernes profondes de l'Inconscient. Et ils savaient que ce Soleil Noir gardait le secret de la transformation de l'homme et de la fabrication d'une espèce nouvelle sur la terre qui suivra notre espèce transitoire et perversie.

C'est ce Soleil, ou ce Volcan de feu dans la Matière que Sri Aurobindo et Mère sont venus délivrer ou sortir de son éclipse dans la Nuit épaisse qui est en train d'étrangler notre terre, justement pour l'obliger à aller à la découverte de son propre Secret et de son propre pouvoir matériel, divin, qui mettra fin à notre règne des religions superficielles et fratricides et de notre science et connaissances maléfiques qui sont en train de détruire cruellement et irréparablement notre planète et la conduire vers son "exit" final.

Sri Aurobindo disait que cet autre Soleil est "l'œil des dieux" dans notre matière mortelle.

Pour montrer à l'Un-en-tout sa face manifeste  
Et à l'âme des hommes leur profonde identité.  
Ou bien elle pourrait se réveiller dans la quiétude de Dieu  
Par-delà le jour cosmique et la nuit cosmique  
Et apaisée, se reposer dans sa blanche éternité.  
Mais à présent ceci était irréel ou lointain  
Ou recouvert dans l'insondable abîme mystique muet.  
Dans l'infini Néant se trouvait l'ultime signe  
Sinon le Réel était l'inconnaissable.  
Un Absolu solitaire niait tout :  
Il effaçait de sa solitude ce monde ignorant  
Et noyait l'âme dans sa paix à jamais.

FIN DU CHANT SIX

## CHANT SEPT

### Sans Titre

*(Sri Aurobindo n'avait pas donné de titre à ce Chant, et pour cause. Les éditeurs de Pondichéry ont cru bon de le baptiser "la conscience cosmique". Mais ce dernier Chant du "Livre VII du Yoga" avait un sens plus profond que ce que l'on entend généralement par "conscience cosmique".*

*Nous aurions plus volontiers appelé ce Chant "Par-delà le Nirvana", et qu'est-ce qui peut aller au-delà du Nirvana, ou qu'est-ce qui peut être après ? Ou qu'est-ce qui est toujours – justement le but ou l'essence du Yoga et de tous les yoga. À chacun de le découvrir.)*

Dans le petit ermitage au cœur de la forêt  
Dans la lumière du soleil et la lumière de la lune et de la nuit  
La vie humaine de tous les jours continuait à pas lent  
Tout comme avant, avec ses petits travaux pareils  
Et la frugale routine de son corps extérieur  
Et la joie tranquille de sa paix ascétique.  
La vieille beauté souriait sur la scène terrestre ;  
Savitri aussi était son vieux moi gracieux pour les hommes.  
L'Ancienne Mère serrait son enfant contre sa poitrine  
La pressant tout près dans le cercle de ses bras  
Comme si la terre toujours pareille pouvait toujours garder  
L'esprit et le corps vivant dans son embrasse,  
Comme si la mort n'était point ni la fin ni le changement.  
Habitué seulement à lire les signes extérieurs,  
Personne ne voyait rien de nouveau en elle, personne ne devinait son état ;  
Ils voyaient une personne tandis que seule était l'immensité de Dieu,  
Un être de silence, ou un puissant néant.  
Pour tous, elle était la même Savitri parfaite :  
Une grandeur et une douceur et une lumière  
Coulaient d'elle sur son petit monde.  
Sa vie montrait à tous la même façade familière  
Ses actes suivaient la même ronde inaltérable :  
Elle prononçait les paroles qu'elle avait l'habitude de dire  
Et faisait les choses qu'elle avait toujours faites.  
Ses yeux regardaient le visage inchangé de la terre ;  
Autour du mutisme de son âme tout bougeait comme jadis,  
Une conscience vacante observait du dedans,  
Vide de tout sauf de la nue Réalité.  
Il n'y avait nulle volonté derrière les mots et les actes,

Nulla pensée ne se formait dans son cerveau pour guider la parole :  
Un vide impersonnel marchait et parlait en elle,  
Quelque chose peut-être, de non perçu, non vu, non connu  
Gardait ce corps pour son travail futur,  
Ou bien la Nature bougeait selon son vieux courant de force.  
Peut-être portait-elle, devenu conscient dans sa poitrine  
Le miraculeux Nihil, origine de nos âmes,  
Source et somme des événements du vaste monde,  
Matrice et tombe de la pensée, énigme de Dieu,  
Un zéro rond de la totalité de Inexistence.  
Cela se servait de ses paroles, agissait dans ses actes,  
C'était la beauté dans ses membres, la vie dans son souffle :  
Le Mystère originel portait une face humaine.  
Ainsi donc avait-elle perdu au-dedans son moi séparé :  
Son ego mortel avait péri dans la nuit de Dieu.  
Seul restait un corps, une coquille d'ego  
Flottante dans la houle et l'écume de la mer du monde :  
Une mer de rêve regardée par des sens immobiles  
Dans une apparence de réalité irréelle.  
Une prescience impersonnelle pouvait déjà voir  
Dans la connaissance sans pensée de l'esprit –  
Et même maintenant cela semblait déjà fait, inévitable :  
L'individu meurt, le cosmos passe ;  
Ceux-ci partis, le Transcendant devenait un mythe,  
Un Saint-Esprit sans Père ni Fils,  
Ou un substratum de ce qui fut jadis :  
Un être qui n'avait jamais voulu porter un monde  
Restitué à son originelle solitude,  
Impassible, unique, silencieux, intangible.  
Pourtant, tout n'était pas anéanti dans cette dévastation profonde ;  
L'être ne voyageait pas vers le néant.  
Il y avait quelque haut Mystère au-delà,  
Et lorsqu'elle était seule assise avec Satyavane,  
Son mental sans mouvement près du sien qui cherchait et luttait,  
Elle s'est tournée vers la face d'une Vérité voilée et sans voix  
Cachée dans les tréfonds muets du cœur  
Ou attendant par-delà l'ultime pic atteint par la Pensée –  
Elle-même invisible, cette Vérité voilée voit le monde en lutte  
Et pousse notre quête sans se soucier d'être trouvée –,  
De cette Vastitude lointaine vint une réponse.  
Quelque chose d'inconnu, inatteint, inscrutable  
A envoyé les messages de sa Lumière sans corps,  
Lancé les éclairs flamboyants d'une pensée qui n'est pas nôtre

Traversant le silence immobile du mental de Savitri :  
Dans la puissance de sa souveraineté insouciante,  
Cela se saisissait de la parole pour donner forme à ses flamboiements  
Faisait battre le cœur de la sagesse dans un mot  
Et disait des choses immortelles par des lèvres mortelles.  
Ou écoutant les sages de la forêt,  
De hautes révélations étranges, impossibles pour les hommes,  
S'échappaient de Savitri en questions et réponses,  
Quelque chose ou quelque'un de mystérieux et de lointain  
S'emparait de son corps à ses fins mystiques  
Saisissait sa bouche pour communiquer d'ineffables vérités,  
Une impensable connaissance trouvait à s'exprimer.  
Stupéfaits par cette nouvelle illumination  
Envahis par un éclair de l'Absolu,  
Les sages des bois s'émerveillaient de Savitri car elle semblait savoir  
Ce qu'ils avaient seulement entrevu parfois et lointainement.  
Ces pensées ne se formaient pas dans l'écoute du cerveau,  
Le cœur vacant de Savitri était comme une harpe sans corde,  
Impassible, le corps ne sentait pas sa propre voix,  
Il laissait passer à travers lui la lumineuse grandeur.  
Une Puissance double aux pôles occultes de l'être  
Agissait encore, invisible et sans nom :  
Le vide divin de Savitri était leur instrument.  
La Nature inconsciente usait du monde qu'elle avait fait  
Et, se servant encore des instruments du corps,  
Se glissait à travers le vide conscient que Savitri était devenue ;  
Et le Mystère Supraconscient à travers ce Vide  
Envoyait sa parole pour toucher la pensée des hommes.  
Jusqu'à présent, ce haut langage impersonnel était rare.  
Mais maintenant ce vaste espace spirituel immobile  
Où le mental de Savitri survivait, tranquille et nu,  
Laisait passer un voyageur des étendues cosmiques :  
Une pensée pénétrait, drapée d'une voix extérieure.  
Elle ne cherchait pas le témoin du mental,  
Elle ne parlait pas au silence du cœur récepteur ;  
Elle venait directement au pur siège de perception,  
Seul centre de conscience désormais  
Si centre se peut où tout semblait seulement de l'espace ;  
N'étant plus enfermée dans les murs et les portes du corps  
L'être de Savitri, tel un cercle sans circonférence,  
Excédait désormais toutes les limites cosmiques  
Et de plus en plus s'étendait dans l'infinité.  
Cet être était son propre monde sans bornes,

Un monde sans une forme, ni traits, ni circonstances,  
Cela n'avait pas de sol, pas de mur ni toit de pensée,  
Et pourtant cela se voyait lui-même et tout à l'entour  
Dans un silence immuable et illimitable.  
Il n'y avait nulle personne là, nul mental centré  
Nul siège de sentiment où puissent frapper les événements  
Nul objet n'agitait ni ne donnait forme à la tension d'une réaction.  
Il n'y avait pas de mouvement dans ce monde intérieur,  
Tout était une égale et silencieuse infinité.  
En Savitri, l'Invisible et l'Inconnu attendaient leur heure.

\* \* \*

Mais à présent, elle était assise près de Satyavane endormi  
Consciente dedans tandis que l'énorme Nuit  
L'enveloppait dans le vaste de l'inconnaissable.  
Une voix s'est mise à parler du fond de son propre cœur  
Qui n'était plus à elle, et pourtant gouvernait la pensée et les sens.  
À mesure que la voix parlait, tout a changé en elle et au dehors :  
Tout était, tout vivait, elle sentait tout comme une seule existence,  
Le monde d'irréalité cessait d'être :  
Il n'y avait plus d'univers bâti par le mental  
Coupable de quelque fabrication ou signe ;  
Un esprit, un être voyait les choses créées  
Et se projetait lui-même en d'innombrables formes  
Il était ce qu'il voyait et créait ;  
Tout maintenant devenait  
L'évidence d'une unique et prodigieuse vérité,  
Une Vérité où la négation n'avait pas de place,  
Un être et une conscience vivante,  
Une absolue et nue Réalité.  
Là, l'irréel ne pouvait pas trouver une place,  
Le sens de l'irréalité était détruit :  
Là, tout était conscient, fait de l'Infini,  
Tout avait une substance d'Éternité.  
Pourtant, c'était le même Indéchiffrable ;  
Il semblait jeter de lui l'univers comme un rêve  
Qui s'évanouissait à jamais dans un Vide originel.  
Mais ce n'était plus quelque vague point ubiquitaire  
Ni un zéro de Vastitude dans un Néant irréel.  
C'était le même mais qui, maintenant, ne semblait plus loin  
Pour l'embrasse vivante de son âme retrouvée<sup>1</sup>.

---

1. C'est sans doute le mot clef de ce Chant.

C'était son propre moi, c'était le moi de tout,  
C'était la réalité de choses existantes  
C'était la conscience de tout ce qui vivait  
Et sentait et voyait,  
C'était le Sans-temps et le Temps,  
C'était la Félicité du sans forme et de la forme.  
C'était le Tout-Amour, et les bras de l'unique Bien-Aimé,  
C'était ce qui voit et qui pense dans un unique Mental tout-voyant,  
C'était la joie d'être sur les pics de Dieu.  
Savitri passait au-delà du Temps dans l'éternité,  
Glissait hors de l'espace et devenait l'Infini ;  
Son être montait à des hauteurs inatteignables  
Et ne trouvait pas de fin à son voyage dans le Moi.  
Elle plongeait dans les abysses insondables  
Et ne trouvait pas de fin au silencieux mystère  
Qui contenait tous les mondes dans une unique poitrine solitaire,  
Et pourtant abritait les multitudes de toute la création.  
Elle était toute Vastitude et un unique point sans mesure,  
Elle était une hauteur par-delà les hauteurs, une profondeur par-delà les profondeurs,  
Elle vivait dans l'immortel et elle était  
Tout ce qu'abrite la mort et porte la ronde des heures.  
Tous les contraires étaient vrais dans un unique esprit grandiose  
Dépassant les mesures, les changements, les circonstances.  
Un individu, un avec le moi cosmique  
Au cœur du miracle du Transcendant  
Et dans le secret de la Personnalité universelle  
Qui était le créateur et le seigneur de tout.  
Le Mental était un unique regard innombrable  
Sur lui-même et tout ce qu'il devenait.  
La Vie était son drame, et la Vastitude une scène,  
L'univers était son corps, et Dieu son âme.  
Tout était une unique réalité immense,  
Tout était son innombrable phénomène.

\*

L'esprit de Savitri voyait le monde comme Dieu vivant,  
Son esprit voyait le Un et savait que tout était Lui.  
Elle savait qu'il était l'espace même de l'Absolu,  
Un avec son propre moi, sol et base de toutes choses ici  
Où le monde erre en quête de la Vérité  
Protégée derrière sa façade d'ignorance :  
Elle le suivait à travers la marche du Temps sans fin.

Tous les accidents de la Nature étaient des événements en elle-même,  
Les pulsations du cosmos étaient ses propres battements,  
Tous les êtres pensaient et sentaient et bougeaient en elle ;  
Elle habitait la Vastitude du monde,  
Ses distances étaient les frontières de sa nature  
Ses proximités étaient les intimités de sa propre vie.  
Son mental devenait le familier du mental de l'univers  
Le corps du monde était l'ossature plus large de son propre corps  
Dans lequel elle vivait et se savait elle-même dedans  
Une, innombrable dans ses multitudes.  
Elle était un seul être, et pourtant toutes choses ;  
Le monde était l'ample circonférence de son esprit,  
Les pensées des autres étaient ses intimes,  
Leurs sentiments, tout contre son cœur universel,  
Leurs corps, les corps nombreux de sa famille ;  
Elle n'était plus elle-même mais tout le monde.  
Du fond des infinitudes, tous venaient à elle,  
Dans les infinitudes sentantes elle étendait ses ailes,  
L'Infinité était sa propre maison naturelle.  
Nulle part elle ne demeurait, son esprit était partout,  
Les lointaines constellations tournaient autour d'elle ;  
La terre la vit naître, tous les mondes étaient ses colonies,  
Les mondes plus hauts de la vie et du mental étaient siens ;  
Toute la Nature reproduisait sa nature dans ses lignes,  
Les mouvements de la Nature étaient de vastes copies de la sienne.  
Elle était l'unique moi de tous ces moi,  
Elle était en eux, et tous étaient en elle.  
Le premier commencement était une immense identité  
Où sa propre identité s'était perdue :  
Ce qui lui semblait être elle-même était une image du Tout.  
Elle était la vie subconsciente de l'arbre et de la fleur,  
L'éclatement de miel des bourgeons du printemps ;  
Elle brûlait dans la passion et la splendeur de la rose,  
Elle était le cœur rouge de la passiflore,  
Le blanc rêveur du lotus dans son étang.  
Partie de la vie subconsciente elle a grimpé au mental,  
Elle était la pensée et la passion du cœur du monde,  
Elle était la divinité cachée dans le cœur de l'homme,  
Elle était la montée de leur âme à Dieu.  
Le cosmos a fleuri en elle, elle était son parterre.  
Elle était le Temps et les rêves de Dieu dans le Temps ;  
Elle était l'Espace et l'étendue de ses jours.  
De là, elle s'est élevée où le Temps et l'Espace n'étaient pas ;

Le Supraconscient était son air natal,  
L'infinité était l'espace naturel de son mouvement ;  
Par ses yeux l'éternité veillait sur le Temps.

FIN DU CHANT SEPT

FIN DU LIVRE SEPT

# TABLE DES MATIÈRES

## LIVRE SEPT

### LE LIVRE DU YOGA

Chant Un – La Joie de l'Union ; l'Épreuve de la Prescience de la Mort et le chagrin du Cœur ....	3
Chant Deux – La Parabole de la Recherche de l'Âme .....	11
Chant Trois– L'Entrée dans les Pays Intérieurs .....	23
Chant Quatre – La Triple Force de l'Âme .....	36
Chant Cinq – La Découverte de l'Âme .....	52
Chant Six – Le Nirvâna et la Découverte de l'Absolu négateur de Tout ..	61
Chant Sept – Sans Titre .....	78